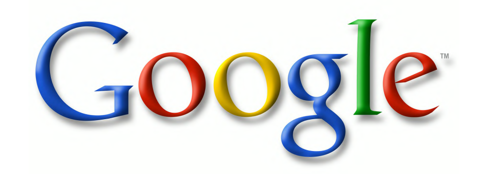
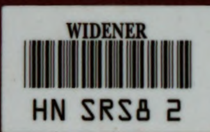
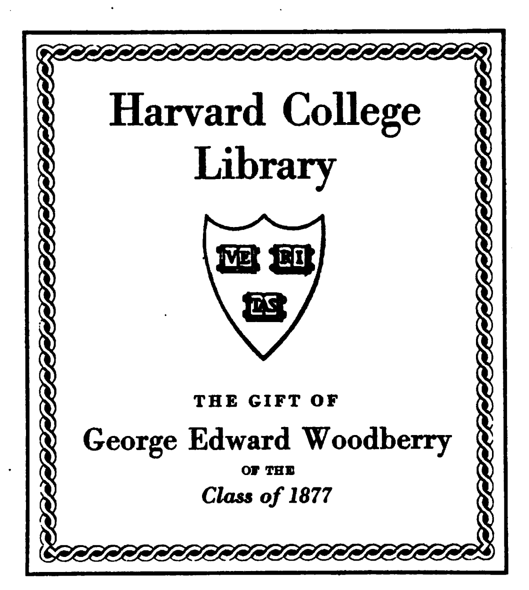



WIDENER
HN SRS8 2


Harvard College
Library
VE RI
TAS
THE GIFT OF
George Edward Woodberry
OF THE
Class of 1877

6

HENRY THIÉBAULT

NOUVEAUX CHANTS

D'UN FRANÇAIS

ALGER
TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
4. Place du Gouvernement, 4

1899

NOUVEAUX CHANTS
D'UN FRANÇAIS

PATRIE !...

Patrie !... un nom que seul le cœur a droit de dire
Et qui de tous côtés se crie à toute voix,
Comme le Drapeau flotte à la porte d'endroits
Où l'on boit, où l'on joue et même où l'on fait pire,
Sans que la honte vienne à voir prostituer
L'étendard sous lequel nos fils se font tuer !...

Patrie !... ô nom béni qui comme une hymne sainte
Chante aux fils rayonnants les souvenirs pieux
De la tradition qu'ont faite les aïeux ;
Nom qui fait tressaillir l'âme en son deuil éteinte
Aux douces visions qui sur l'horizon noir
Passent, aux opprimés portant un fier espoir !...

Patrie !... Oh ! quand ce nom sonne dans les batailles ;
Lorsque les Trois Couleurs flamboient sous les mitrailles
Et que le soldat tue et meurt pour son pays ;
Lorsque l'angoisse étreint le cœur, fait vibrer l'âme,
Que l'amour et la haine aux yeux mettent leur flamme,
Oh ! ceux qui restent froids, ceux-là qu'ils soient maudits !...

Qu'ils soient maudits, ceux-là, qui lorsque l'on dit
Ne sentent pas en eux bondir l'orgueil jaloux [« France ! .. »
Des gloires du passé, du sang qui coule en nous,
Et dans un mouvement de fiévreuse démence,
En songeant au danger national qui point,
Rageusement pieux, n'ont pas serré le poing !...

Ceux-là dont l'égoïsme a fait l'âme éclopée,
Qui calculent avant que de lever la main
Quand il s'agit pour nous de survivre demain
Grand peuple ou bien troupeau, d'achever l'épopée
Ou bien d'aller, laissant nos martyrs invengés,
Pourrir au gouffre où vont les peuples submergés !...

Ah ! que tous soient maudits, qu'ils soient traîtres ou lâches,
Tous ceux qui n'ont pas mis la Patrie en leurs cœurs
Si haut qu'elle domine au-dessus des rancœurs
Et des ambitions et de toutes les tâches,
Aussi haut que le Dieu qu'on adore à l'autel,
Loin, bien loin au-dessus des luttes... en plein ciel !...



1870-1...

Trente ans bientôt passés !... Et toujours ILS sont là !...
Toujours leur poing crispé frappe sur leurs victimes.
Trente ans !... depuis le jour où notre ciel croula,
Sans qu'on ait du passé refermé les abîmes.

Trente ans bientôt passés !... Et nous rêvions pourtant
Que viendrait tôt le jour des nouvelles batailles :
Nous jurions à nos morts d'aller, toujours luttant,
Leur faire aux bords du Rhin de promptes funérailles.

Trente ans bientôt passés !... Et martyrs sans repos
Nos frères, goutte à goutte, ont, dans leur longue attente,
Usé leur meilleur sang à pleurer nos drapeaux.
Trente ans!... Sous l'Allemand Strasbourg toujours fer-
[mente...

Trente ans !... O mon pays, tes fils ont trop souffert...
Fais taire les rhéteurs et travaille à ta tâche.
Ce qu'il faut avant tout, c'est bien forger le fer
Et pour qu'il frappe à point l'aiguiser sans relâche.

Avril 1898.



A L'ARMÉE (1)

(Dédié au Colonel Dominé)

Salut, soldats. Salut à toi, leur chef. Alsace,
Tu les vois : tu les vois, ô Lorraine. L'audace
Illumine leurs fronts.
Quand viendra le grand jour qu'appelle en vain notre âme,
Aux lieux d'où Jeanne d'Arc vint chercher l'oriflamme
Nous les retrouvérons.

Sur les Vosges, là-bas où veille notre haine,
Plus loin, aux bords du Rhin où s'alourdit la chaine
Que forgea le vainqueur,
Aux champs où loin de nous souffrent encor nos frères,
Nous les retrouverons, forts de saintes colères
Et l'héroïsme au cœur.

(1) Vers écrits à l'occasion de la revue de Longchamp où, en tête des troupes, ont figuré, sous le commandement du lieutenant-colonel Dominé, des détachements des corps ayant pris part à l'expédition du Tonkin.

Alsace, tu les vois : tu les vois, ô Lorraine.
Ce sont les combattants de la guerre prochaine
Que la France applaudit.
Ils seront les vengeurs de toutes nos défaites.
Avec eux aujourd'hui nous essayons les fêtes
Dont l'espoir resplendit.

Salut, ami. Soldats, vivat à vos courages,
A vos combats ardents ; vivat aux grands ouvrages
Que vos mains ont dressés ;
Et vivat à la France à qui vous venez rendre
Ses grands jours assurés et le droit de reprendre
Tous ses orgueils passés.

Hanoï, Bac-Ninh, Son-Tay, Bac-Lé, Lang-Son, batailles
Où, héros et démons, vous égaliez vos tailles
A celles des Titans,
Défiant la nature et vous riant du nombre,
Illuminant le ciel obscur et chassant l'ombre
Sous vos drapeaux flottants.

Ding-Dang, Kep, Thuyen-Quan, je veux les dire toutes;
Je veux avec mon cœur faire toutes les routes
Que sema votre sang;
Je veux que mon vers chante, orgueilleux de vos gloires,
Tous les faits dont vos bras ont orné les mémoires
Du pays renaissant.

X

O France, j'ai pleuré des larmes bien amères:
Mon cœur, épouvanté du deuil lourd de nos guerres,
A crié sa souffrance en sanglots douloureux
Dont le bruit étouffait l'écho des jours heureux.

Dans ton passé si grand en ses splendeurs altières,
Pieux, j'allais suivant la marche de nos pères:
Et quand s'ouvrit l'Histoire à tes sombres revers,
Ce fut avec du fiel que j'écrivis mes vers.

Mais, lorsque tu tombas, tu restais grande encore,
Et dans ton sang versé s'allumait une aurore
Dont le rayonnement éclaira l'avenir.
Nous fîmes un serment que nous voulons tenir.

Par la haine et l'amour mon âme déchirée
De ce serment béni chantait l'hymne sacrée,
Et sur mon front, où brûle encor l'affront sanglant,
L'espérance agitait son souffle consolant.

La foi reconstruisait l'orgueilleuse épopée :
A la fournaise ardente on reforgeait l'épée :
Dans le ciel, par instant, j'entendais les aïeux
Jeter vers nous, leurs fils, un appel plus joyeux.

J'entrevoyais le jour où parlera le glaive,
Où tes enfants iront, accomplissant le rêve,
Poursuivre, ô mon pays, ton orbe souverain
Et réveiller tes morts couchés aux bords du Rhin.

Impatient, fiévreux, mais refoulant mes larmes,
Je courais dès qu'au loin s'entrechoquaient des armes :
Les clairons qui sonnaient me faisaient tressaillir :
J'attendais de leurs sons qu'un éclair vînt jaillir :

. . .

Et lorsque le drapeau paraissant dans nos rues
Arrachait des vivats aux poitrines émues,
Je le suivais longtemps, l'œil brillant, le cœur gros...
« Quand donc, quand donc luira le grand jours des héros?... »

×

Les voici, les héros!... Ils sont tes fils : regarde.
O France, il peut venir, le moment qui s'attarde :
Tes combattants sont prêts.
Que s'ouvre la barrière et que le duel commence :
La Victoire les suit, et du sort leur vaillance
Dictera les arrêts.

Dormez en paix, ô preux de nos grandes batailles.
Vos enfants vous feront de belles funérailles
Et de sanglants autels.
Lions de Reichshoffen, lions de Gravelotte,
Sortez de vos tombeaux... vivez!... Le drapeau flotte
Sur vos champs immortels...

14 juillet 1886.



LE SAPIN

Il est un sapin dans le bois,
Dans le bois qui mène en Alsace :
A moitié tronc brille une croix
Dans un coffret, comme une châsse,
Quand par là passe un montagnard
A l'air rude, à l'âme intrépide,
Il se découvre, et son regard
Se fait doux dans son œil humide.

Il est un sapin dans le bois,
Sous l'arbre, un soir, pendant la guerre,
Un *sagard* (1) à la mâle voix
Des Prussiens narguait la colère.

---

(1) *Sagard* : Ouvrier de scierie.

« Des plans des Français fais l'aveu,
Dit le chef, contre récompense. »
— « Jamais !... », dit-il. — Ils firent feu...
On entendit : « Vive la France !... »

Il est un sapin dans le bois.
Comme va le prêtre à son temple,
Chaque jour je vais vers la croix
Du *sagard* honorer l'exemple.
Et l'œil sur le tertre attaché,
Je pleure l'Alsace-Lorraine.
Quand donc aura-t-on rapproché
L'heure que réclame ma haine ?...



RÉPONSE (1)

Pourquoi le démentir, ce mot dit par la haine ?...
Une fois par hasard laissez parler l'humour,
Et qu'en haut des clochers d'Alsace et de Lorraine,
Sous l'aigle on puisse un peu distinguer le vautour.

L'habileté lui manque à ce traîneur de sabre.
Il ne s'est pas instruit à taire un vœu du cœur,
Et soldat enivré de la guerre macabre,
Il a, son vin cuvé, soif d'être encor vainqueur.

Il était à coup sûr à Bazeille, ce brave :
Il connaît des viols l'âpre séduction,
Et du meurtre brutal que l'incendie aggrave,
Heureux, il a goûté la douce émotion.

---

(1) Vers écrits en réponse aux articles des journaux prussiens niant qu'un général allemand ait, dans une réunion d'officiers, exprimé l'espoir d'une guerre prochaine contre la France.

Ses soldats, l'arme au poing, ont maltraité des femmes ;
Il a vu des vieillards pleurer sous ses bâillons,
Pendant qu'il calculait par liards et par grammes
Si le butin faisait son compte en millions.

De ces plaisirs perdus le souvenir le hante ;
De fantômes joyeux se peuple son cerveau,
Et rêvant qu'il égorge une ville béante,
De Bismarck-le-faussaire il entend le « *bravo !...* »

Allez, laissez clamer cet appétit farouche :
La France est riche encor ; son ciel est toujours doux ;
Ces trésors dont encor l'eau vous vient à la bouche,
Ces trésors, ô vainqueurs, ils sont toujours à nous.

Allez, laissez courir le frisson qui s'éveille
Et fait lever le front à tous vos régiments,
Comme au coup de sifflet le chien dresse l'oreille...
Nous sommes les Français et vous les Allemands...

Allez, laissez bien haut s'ébruiter la menace :
Le silence des voix ne tait pas les ardeurs,
Et vous êtes de ceux dont l'ardeur est vorace.
Lorsque vous dites « guerre », on entend « maraudeurs ».

Que hardiment éclate, alors, ce cri de guerre ;
Qu'il aille réjouir vos ancêtres Teutons
Qui, fiers de vous pourtant, se prennent de colère
A voir qu'entre deux vols les délais sont si longs.

De l'art de bien piller réglez le formulaire :
Organisez les plans des réquisitions...
—Vous êtes prêts?...—Parbleu!... puisqu'il a crié «guerre!...»
—Vous niez?...—Craignez-vous que nous nous défendions?...

Décembre 1885.



LA GRAND'MÈRE

Les Prussiens ont passé par là.
Durant toute la matinée
La fusillade au loin roula,
Et dans la ferme abandonnée,
Sous l'ombre du jour décroissant,
Un pan de hangar brûle encore.
Il passe un nuage de sang
Sur le ciel que le couchant dore.

Les Prussiens ont passé par là.
Depuis longtemps de la bataille
A cessé le dernier éclat.
Dans un coin, sous une muraille

Gît le cadavre d'un enfant :
Pour un peu, le feu le dévore.
Il passe un nuage de sang
Sur le ciel que le couchant dore.

Les Prussiens ont passé par là.
La mort plane sur la ruine.
Dans le crépuscule, voilà
Soudain qu'à travers la bruine
Une femme approche en glissant,
Vieille, faible, au teint incolore.
Il passe un nuage de sang
Sur le ciel que le couchant dore.

Les Prussiens ont passé par là :
Ils ont pillé, brûlé la ferme.
La vieille un instant chancela ;
Puis, l'œil se fit dur, la voix ferme :
« O France, ils ont tué l'enfant...
» Il me reste le père encore... »
Il passe un nuage de sang
Sur le ciel que le couchant dore.

Les Prussiens ont passé par là.
La vieille s'essuya la joue.
« Son père est mon fils : il vola
» Vers les champs où ton sort se joue.
» Son bras est fort, son cœur puissant...
» S'il le faut, prends le père encore... »
Il passe un nuage de sang
Sur le ciel que le couchant dore.



AU CAPITAINE B***

NOUVELLEMENT PROMU CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Croix d'honneur!... Un hochet, proclament les sceptiques.
— Un hochet !... — Parbleu ! oui... Au milieu des étiques
Et des anémiés qui se font légion
Uu souffle corrupteur flétrit la nation.
L'héroïsme aujourd'hui s'entend Donquichottisme...
C'est si simple et commode et si doux, l'égoïsme !...
Et l'on va dans la vie atrophiant son cœur.
Quand on vit pour jouir, qu'a donc à voir l'honneur ?...

Mais, n'est-ce pas, ami, qu'en notre pauvre France
Il est encor des cœurs où vibre l'espérance,

Qu'ont brisés nos revers, mais que l'amour soutient
Pour préparer le jour du combat, le jour saint ?
N'est-ce pas qu'il en est chez qui le mot « Patrie »
Entre comme un fer chaud dans l'âme endolorie,
Par d'amers souvenirs envenimant leurs pleurs ?
N'est-ce pas qu'il en est qu'obsèdent les vainqueurs,
Que l'attente meurtrit dans leur foi, dans leur rêve ;
Qui, lorsque le pays mutilé se relève,
Courent à son appel pour lui donner leur sang,
Fiers d'être les soldats de l'orgueil renaissant ?...

Oh ! que devant ceux-là se taisent les sceptiques.
Nous en avons besoin de ces vertus antiques,
De ces noblesses d'âme et de ces dévouements
Qui font les nations grandes par leurs enfants
Et des jours de défaite appellent à l'Histoire,
Ayant grandi la lutte et forçant la victoire.
Nous en avons besoin de ces Français pieux,
De ces lutteurs en qui revivent les aïeux...
Ah ! ceux-là, par pitié, respect à leur beau rêve...
Il faut que l'espoir croisse et jusqu'au ciel s'élève,

Et qu'ils aillent enfin faire sur les tombeaux
Flotter vainqueurs les plis de nos jeunes drapeaux !...

Vous en êtes, ami, de ces Français que j'aime...
Quand donc, quand donc luira le jour d'espoir suprême ?...

11 octobre 1886.



LE PAYS DES TOMBEAUX

C'est en Alsace, en ce pays béni des cieux
Où la plaine, si belle, est aussi si féconde,
Et près du Rhin roulant son flot majestueux,
Où les cœurs sont si fiers dans leur bonté profonde.

C'est en Lorraine, au pied des Vosges, dans les champs
Où Jeanne d'Arc enfant entendit les Voix Saintes
Lui parler de la France en des mots si touchants
Que la vierge timide aux combats fut sans craintes.

Le drapeau de la France y flottait autrefois,
Et devant l'étranger l'Alsace et la Lorraine,
Sur la marche où s'ouvrait le vieux pays gaulois,
Témoignaient des premiers de sa grandeur sereine.

On travaillait en paix. Mais la guerre a soudain
Sur le pays heureux déchaîné ses furies :
Dans les champs où chantait l'alouette au matin
Les blés d'or ont pourri dans le sang des tueries.

Sous l'ouragan brutal du fer tout a plié,
Et les cœurs ont été brisés comme les choses :
Les mères en pleurs sur leurs fils morts ont prié ;
Les jeunes filles ont de deuil couvert leurs roses.

Et depuis la Lorraine et l'Alsace ont cessé
De faire au ciel flotter le drapeau de la France :
Les enfants de la Gaule, au pays annexé,
Doivent bannir la foi qui berça leur enfance.

Il faut que sans rien dire ils souffrent qu'à leurs yeux
On verse sur la France et la haine et l'outrage :
C'est un crime d'aimer le pays des aïeux
Et c'est un crime encor de parler son langage.

Et lorsqu'enfin viendront les combats de demain,
Que la France debout couvrira sa frontière,
Le Kaiser leur mettra son glaive dans la main
Et les lancera pour qu'ils en frappent leur mère.



Mais il est aux abords des villes, dans les champs,
Partout où les canons ont vomi leurs mitrailles,
Au bord des bois dorés par les soleils couchants,
Sous les murs qu'ont brûlés les flammes des batailles,

En Lorraine, en Alsace, il est à chaque pas
Des tombeaux où des mains fidèlement pieuses
Ont dressé sur les corps de nos vaillants soldats
Les monuments de nos luttes si glorieuses.

Et de nouvelles fleurs remplacent chaque jour
Celles dont les tombeaux s'étaient ornés la veille;
Dans l'herbe les *vergiss-mein nicht* chantent l'amour
Qui fait battre les cœurs et sur les tombes veille.

Le passant qui rencontre en sa marche un tombeau
Comme au pied d'un autel se découvre et s'arrête,
Et dans la vision qui l'étreint le drapeau
De notre France plane ainsi qu'aux jours de fête.

Alors qu'il volait sur le monde avec Kléber,
Avec Ney, Kellermann, Rapp, Lefebvre, Lassalle,
Avec Custine, Schramm, Duroc, Lobau, Fabert,
Avec tant d'autres fils de son pays si mâle :

Et brûlant de la foi qui guidait ses aïeux
Aux côtés de Clovis enfantant notre France,
Quand il reprend sa marche il jette vers les cieux
Son appel de justice et son cri d'espérance.

1890.



Ne l'entends-tu donc plus, ô ma France, ce cri

Auquel tu répondais par ton cri de revanche,
Qu'aux mains de tes rhéteurs comme un rameau flétri
Le drapeau des aïeux vers le néant se penche ?

1898.



DEVANT LA STATUE DU GÉNÉRAL MARGUERITTE (1)

Nous sommes des vaincus dévorant notre rage,
Ainsi qu'au premier jour frémissant sous l'outrage
Qui brûle encore notre front,
Et du passé maudit les Revanches altières
Sous le flot soulevé des pieuses colères
N'ont pas encor lavé l'affront.

Nous sommes des vaincus, et l'Alsace-Lorraine
N'a pas encor repris dans sa fierté sereine
Sa place au foyer des aïeux ;
Les morts dorment encor dans leurs tombes sanglantes
L'heure tarde où pourront nos haines déferlantes
Éclater en hymnes joyeux.

---

(1) Inaugurée à Kouba (département d'Alger), le 17 avril 1887.

Nous sommes des vaincus ; mais, attestant l'Histoire,
Nous osons pour nos deuils revendiquer la gloire,
Dans notre orgueil impatient,
Et devant ta statue acclamer, Margueritte,
La France qui grandit vers un ciel sans limite,
Superbe, dans son vol géant.

X

Soldats, vous étiez grands dans vos saintes audaces,
Quand Wissembourg brûlant dans les noirs tourbillons,
Ainsi qu'au ciel la foudre éclatant en menaces,
Voyait passer l'éclair de vos fiers bataillons.

Reichshoffen, St-Privat, Gravelotte, défaites
Si belles dans l'horreur de vos assauts sanglants,
Vos hécatombes ont l'éclat des jours de fêtes,
Et quand vos morts tombaient ils semblaient des Titans.

Et les vaincus couraient de bataille en bataille,
Sombres, le cœur meurtri, mais d'espoir enfiévrés,
Et rêvant qu'assez haut ils dresseraient leur taille
Pour noyer de leur sang les Destins conjurés.

Tu les fis, ô héros, ces étapes épiques
De la frontière en feu jusqu'au cœur du pays,
Quand, aux lieux que quittaient les vaincus héroïques,
Coulaient les pleurs de sang des Français envahis.

Tu vins jusqu'à Sedan!... — Ton âme, Margueritte,
Brûlait du feu pieux qui grandit le soldat,
Et plus d'un qui m'écoute, en luttant à ta suite,
Tressaillit à ta voix si vibrante au combat.

La fierté des vaillants illuminait ton être
Quand, le danger plus grand meurtrissant ton espoir,
Dans ton cœur de lutteur la foi faisait renaître
Plus grand et plus altier l'amour saint du devoir.

Oh! Sedan!... Margueritte!... — A subir cette honte
Ton âme épouvantée eût saigné sous l'affront...
Mais tu devanças l'heure!... — Et notre Afrique compte
Des fils morts près de toi dont les noms survivront.

Dans la mêlée ardente, ô preux, vous accourûtes...
Et le vainqueur, troublé, dans un frisson d'émoi,
Admirait les géants forts de pareilles luttes...
La Victoire un instant plana sur le tournoi.

×

Ton glaive, Margueritte, indique encor la route...
— Ils sont là!... — Frappez là!... — Dans l'héroïque joute
L'honneur réclamait qu'on mourût.
Et saluant du fer ta dépouille sanglante,
Tes escadrons passaient, fondus dans la tourmente...
Ta gloire, ô héros, s'en accrut

Va, nous la garderons pieusement, ta gloire,
Et mieux qu'en cet airain qui redit ta mémoire,
Près duquel nous nous découvrons,
L'amour a dans nos cœurs, près du nom de la France,
Gravé les noms des preux morts pour sa délivrance...
Dors en paix : nous nous souviendrons.



AU DRAPEAU !

Quand le drapeau porté sur le champ de bataille
Fait bien haut rayonner dans l'air ses trois couleurs,
Le sang bout plus ardent, et l'on hausse la taille :
Un même élan d'amour fait bondir tous les cœurs.

Et l'on va, sans souci du danger qui menace :
C'est trop peu de marcher ; on s'empresse à courir :
Plus il faut qu'on surmonte et plus grande est l'audace :
Sans y penser l'on tue ; on meurt s'il faut mourir.

Le mot magique est dit : « Mourir pour la Patrie !... »
Et tous n'ont plus qu'une âme où vibre un saint orgueil :
C'est à qui le premier aura donné sa vie...
« La France n'est pas près de descendre au cercueil. »

1887.



SUR LE DONON (1)

Donon, sentiers obscurs, rochers, forêts géantes,
O mont, j'ai tressailli quand j'ai gravi tes pentes :
J'ai senti sous mes pieds frémir les os des morts.
Rien qu'à toucher ton sol tes fils se font plus forts,
O Pays : l'air natal qu'ont respiré les pères
Souffle une ardeur plus mâle et fait les voix plus fières

Eh ! bien, fais-les surgir les témoins du passé,
O montagne. Mon cœur à souffrir s'est lassé,
Et l'heure vient trop tard où, dans le choc des armes,
Sous un éclair vengeur se sécheront nos larmes.

(1) Un des sommets des Vosges qui domine une route allant vers Strasbourg et où les montagnards Vosgiens tentèrent en 1814 d'arrêter l'armée d'invasion.

Montre tes *Partisans* (1), ces héros du devoir.
Leur souvenir me hante, et je viens pour les voir.
Sur ton roc où leur sang fut versé pour la France,
Je veux à leur vertu retremper ma souffrance,
Et criant mon amour, ma haine et mon espoir,
Faire briller plus haut l'astre dans le ciel noir.



Sortez de vos tombeaux, ô preux à l'âme forte,
Enfants des monts vosgiens, dont la rude cohorte
Fièrement se dressait
Quand, jetant devant lui l'effroi qui déconcerte,
L'envahisseur maudit sur la frontière ouverte
En maître s'avançait.

---

(1) On désigne sous ce nom les volontaires des corps francs que formèrent les habitants des départements de l'Est lors de l'invasion de 1814.

Sous l'ombre des grands rocs où vos mânes reposent
Je vous vois, et j'entends d'ici vos voix qui causent
De vos combats géants.
Surgissez du milieu de vos froides ténèbres,
Et rejetant les plis de vos linceuls funèbres,
Apparaissez vivants.

Oh ! venez. Ouvrez-moi vos bras, car je suis vôtre.
L'amour qui vous brûlait de moi fait un apôtre :
Je veux mon pays grand.
Venez, et dans ces mots sous lesquels la voix tremble,
Tristes, gais, tour à tour, nous redirons ensemble
Notre rêve enivrant.

Car, hélas ! comme vous je les ai vus moi-même
Les jours de deuil affreux et d'angoisse suprême
Où le pays se meurt :
J'ai vu l'invasion renverser les frontières
Et son flot grandissant couvrir nos voix altières
De sa fauve rumeur.

J'ai vu, sous la défaite acharnée et sans trêve,
Dans le sang de nos preux s'abimer le beau rêve
Que formait mon ardeur.
Quand les vainqueurs, logés au foyer de mon père,
Maltraitaient le vieillard, injuriaient ma mère,
J'ai rugi de douleur.

Comme vous j'ai souffert : comme vous dans mon âme
J'ai senti, sous la nuit où s'éteint toute flamme,
S'anéantir la foi.
Et de tous nos combats maudissant l'impuissance,
Quand les meilleurs tombaient, j'ai douté de la France
Et j'ai douté de moi.

Oh ! venez... J'ai lutté, j'ai pleuré... mais j'espère.
Dans le ciel qui sourit j'entrevois la lumière
Du jour tant attendu.
Le sang des égorgés a coulé sur la plaine.
Contre les égorgeurs par un long cri de haine
La plaine a répondu.

Oh ! venez... Votre France est toujours grande et belle.
Écoutez, ô héros qui mourûtes pour elle...
Entendez-vous son cri ?...
Vos fils ont hérité de vos piétés saintes,
Et sous l'écroulement de nos vieilles enceintes
L'honneur n'a pas péri.

Écoutez !... L'hymne altier des revanches ardentes
De partout vers le ciel monte en strophes vibrantes
Et fait bondir les cœurs.
Au-dessus de nos fronts resplendit l'Épopée...
Regardez... Nos soldats ont relevé l'épée !...
Ils reviennent vainqueurs !...

X

Ah ! maintenant, héros, sous vos modestes pierres,
Dans le temple émouvant de vos rocs séculaires

Rendormez-vous heureux.
Bientôt retentira la fanfare attendue ;
Vous sentirez trembler votre montagne émue
Sous les pas de nos preux...

Et vous vous lèverez... Vous viendrez, au passage,
Saluer nos drapeaux, bénir notre courage :
Vous irez devant nous :
Nous courrons tous ensemble à la sainte Revanche,
Sur le vainqueur sanglant écroulant l'avalanche
De nos orgueils jaloux...

Et nous vaincrons... Alors, nous reviendrons, ô pères,
Sur ce roc qu'a rougi votre sang, sur ces pierres
Nous dresserons l'autel
Où, jurant d'être forts, ayant vengé l'offense,
Nous lierons la Lorraine et l'Alsace et la France
D'un lien éternel.

×

O Donon, sur ta cime ILS ont planté leurs tentes :
Ils offrent à tes fils leurs amours insultantes :
Sous leur drapeau maudit ton ciel s'est fait tout noir.

Mais, tu gardes nos morts, ô montagne !... Au revoir !...

24 juillet 1886.



CHANSON

Aimes-tu, dans les bois épais,
La fleur qui rit, l'oiseau qui chante ;
Dans les fourrés d'ombre et de paix
Les ruisseaux à l'eau trébuchante
Qui fuient sur un lit de cailloux
Couvert de fougère et de mousse,
Et dont les éternels glouglous,
Chanson si douce,
Nous font rêver ?...

Aimes-tu, l'été, dans la nuit,
Lorsque l'étoile au ciel scintille,
Quand sous l'herbe où le grillon bruit
Dans l'ombre le ver-luisant brille ;

Quand la mer semble au loin courir,
Aimes-tu la plainte des vagues
Qui sous tes pieds viennent mourir,
Bruits sourds et vagues
Qui font rêver?...

Aimes-tu les fleurs dans les prés
Et l'or des moissons mûrissantes,
Et les feuillages diaprés
Autour des sources jaillissantes?...
Aimes-tu ce charme incessant
Qu'exhale toute la nature
Et qui d'un Dieu, géant puissant,
Douce figure,
Nous fait rêver.

X

J'aime les champs aux verts buissons,

Les bois feuillus où l'ombre embaume,
Les ruisseaux aux douces chansons
Et la montagne aux toits de chaume ;
J'aime les rochers de granit
Contre lesquels la mer se brise
Et les plages au sable uni
Où la vague s'endort soumise.

Mais j'aime, en plaine et sur les monts,
Au pied des rocs troués de balles,
Sous les forêts, dans les sillons,
Surtout, nos tombes ancestrales ;
J'aime les aïeux, ces vainqueurs,
Et le sol où leurs corps sommeillent,
Et leurs amours et leurs rancœurs,
Et nos fiertés qui toujours veillent.

J'aime tout ce que le Drapeau
Couvre de sa flamme bénie ;
J'aime tout, car tout est si beau
Sur la terre de ma patrie :

Sous son soleil aux doux rayons
J'aime tout ce qui fait la France,
Et mes pensers sont des sillons
Où germe une sainte espérance.

×

J'aime à rêver au fond des bois ;
Des champs j'aime la quiétude ;
De l'océan la grande voix
Me parle dans ma solitude.
En tous lieux mon amour pieux
Demeure à mon pays fidèle,
Et du grand rêve des aïeux
« Tous pour la France et tout pour elle !... »
J'aime à rêver.



PREMIER RETOUR (1)

Battez, tambours ; sonnez, clairons ;
Battez, sonnez la marche aimée :
Et nous tous, découvrons nos fronts.
Tous debout ! ... Salut à l'armée.

Vers nous dont le cœur les suivait là-bas
Voici revenus les soldats de France.
Le chant triomphal qui rythme leurs pas
A l'oreille apporte un bruit de combats,
Comme monte au ciel un cri d'espérance.

Sur tous les murs que les drapeaux
Volent dans l'air comme des flammes :
Qu'éclatent devant les héros
Les vivats qui viennent des âmes.

---

(1) Rentrée des premières troupes de l'expédition du Tonkin

Ils étaient partis rayonnants d'espoir;
D'une main fiévreuse ils pressaient leurs armes :
Quand nous leur crions de loin : « Au revoir ! ... »
Dans l'amer regret de ne plus les voir
C'était de bonheur que coulaient nos larmes.

Des arcs, des couronnes, des fleurs...
Décorez tout sur leur passage;
Que tout crie à ces fiers vainqueurs
Et notre amour, et notre hommage.

La Patrie autour du Drapeau saignant
Appelait ses fils aux lointaines rives.
Ils sont accourus et, le cœur vaillant,
Marchaient dans le feu, luttant, expugnant,
Couvrant du Drapeau les cités captives.

X

O mon pays, je t'aime, et je te veux si grand
Qu'aille ta gloire, telle un astre fulgurant,
Couvrir tout l'univers de son éclat sans tache,
Et le rêve d'amour où mon orgueil s'attache
Porte en un faîte altier jusques à l'infini
L'épanouissement de ton progrès béni.
Des maux que j'ai soufferts quand la Fortune injuste
Frappait de ses revers ton épopée auguste
Le souvenir maudit brûle toujours mon cœur :
Je vis avec le culte ardent de ma rancœur
Et de ton avenir la constante pensée,
Pour ton bien, pour ton droit, en mon âme angoissée
Fait veiller un témoin qui gronde ou resplendit
Suivant que l'on t'abaisse ou que l'on te grandit.
Dans ce beau jour de joie, ô France, je tressaille,
Comme si j'eusse encore, hier dans la bataille,
Avec tes fiers soldats, comme eux versant mon sang,
Combattu pour l'honneur de ton nom grandissant.

Ils sont heureux, ceux-là, qui te font cette fête,
Qui n'ont pas comme nous pâli sous la défaite
Et rapportent entière et plus forte en ta main
L'arme qui doit servir à te venger demain.
O France, bénis-les, ces fils couverts de gloire.
O morts de l'An Terrible, Hosannah ! ... C'est victoire ! ...

×

Battez, tambours : sonnez, clairons ;
Battez, sonnez la marche aimée,
Et nous tous, découvrons nos fronts.
Tous debout ! ... Salut à l'armée.

(Juin 1886).



FLUCTUAT GALLIA

Oui, nous fûmes vaincus : oui, l'horrible défaite,
Quand pour lutter encor nous relevions la tête,
A brisé tous les cœurs,
Et le sol du pays s'est, dans nos luttes vaines,
Rougi du meilleur sang qui coulait dans nos veines
Sous le fer des vainqueurs.

Oui, la Prusse a planté son drapeau que j'abhorre
Sur Strasbourg et sur Metz et dans Paris que dore
L'auréole des temps ;
Et tous nos vieux lauriers, et toutes nos conquêtes
Ont plié, comme un jonc sous le vent des tempêtes
Que soufflent les Autans.

Oui, la blessure fut profonde et, dans nos larmes,
Ce qu'étreignaient nos mains n'était que débris d'armes
Tout maculés de sang...
Mais, je vais, chantant haut le saint nom de ma France ;
Et j'espère ; et Dieu juste a pris mon espérance
Dans son ciel grandissant.

X

Le ciel se fait plus pur après les jours d'orage,
Quand la mer a cessé de balayer la plage
De ses flots écumants
Et, sous leur lourde nappe éteignant leur furie,
Que les vagues ont tu la farouche harmonie
De leurs rugissements.

La barque sur sa chaîne à la mer se balance
Suivant un rythme doux que mollement cadence
Le clapotis du flot,
Et comme un miroir monstre où le ciel se reflète,
La rade en feu renvoie au loin la silhouette
D'un immense brûlot.

L'air rafraîchi dérobe aux plantes leurs fluides
Et parfumant son souffle aux fleurs encore humides,
Sous un tiède soleil,
Fait dans la veine sourdre une sève nouvelle.
Le pinson modulant sa romance éternelle
Sonne un joyeux réveil.

Alors, las du repos qu'il leur a fallu prendre,
Les pêcheurs vers le port se hâtent de descendre,
Courbés sous leurs filets :
Et la barque déjà glisse loin du rivage,
Que la brise rapporte encor jusqu'à la plage
Le refrain des couplets.

Ils iront tout le jour, les durs enfants de l'onde :
Sur l'abîme infini que l'œil vainement sonde
Sans en trouver le fond,
Ils vogueront, bercés doucement par la lame
Que, pareille au rideau qui cache aux yeux le drame,
Les flots font et défont.

Oubliant l'ouragan avide de naufrages,
Ils entre-croiseront en tous sens leurs sillages
Sur le golfe irisé,
Comme si, tant qu'ils sont dans l'équipage en fête,
Il en était un seul que l'horrible tempête
N'ait pas déjà brisé.

Et les pertes d'hier stimulant leur audace,
Ils pousseront leur barque en dehors de la passe,
Au large, où point un grain :
Ils lutteront encor sur la mer en furie
Et dans le port, plus fiers d'avoir joué leur vie,
Rapporteront leur gain.



Sur nos deuils s'est levée une aurore nouvelle :
Une lumière pure en doux rayons ruisselle,
Et sur les fronts pâlis
Un sang plus chaud afflue en juvéniles flammes :
Aux baisers caressants des jours meilleurs les âmes
Entrouvrent tous leurs plis.

L'herbe est poussée autour des pierres de nos tombes ;
Dans les champs qu'a rougis le sang des hécatombes
La charrue a passé,
Et parmi les blés murs où l'allouette chante
Le saphir des bluets sous le soleil s'argente
Dans l'or fauve enchâssé.

Dans l'usine qu'un siège a brûlée on travaille ;
Les murs blanchis n'ont plus leurs traces de mitraille ;
Au sein des ateliers
Immenses, d'où la mort partait fauchant les êtres,
On n'entend aujourd'hui par les hautes fenêtres
Que le bruit des métiers.

La flamme des drapeaux a des couleurs plus gaies
Quand, de nos cœurs saignants cicatrisant les plaies
Sous un souffle d'espoir,
Les vivats à l'armée, au retour des revues,
Font éclater du fond de nos âmes émues
L'amour saint du devoir.

Superbe, la Patrie a surgi des abîmes :
D'un vol audacieux elle a gagné les cîmes,
Et sur le mont pieux
Où la Gloire au-dessus des atteintes rayonne
Elle a d'un seul élan repris sa place au trône
Qu'ont conquis les aïeux.

Et fiers de nous survivre après l'heure mauvaise,
Nous nous sommes lancés, ardents, dans la fournaise,
Le front haut, haut la main :
Nous avons défié les nouvelles tempêtes.
Et la France est au port ; et l'on sonne les fêtes
Du grand jour de demain.

1886.



AUX ALSACIENS-LORRAINS (1)

Salut, Français !... Vers vous mon cœur s'élance, ô frères ;
Et brûlant de la foi de vos haines altières,
A voir notre vainqueur sous vos coups étourdi
Je sens que j'ai grandi.

Mes pleurs se sont séchés ; mon âme est confiante ;
Et le sol va manquer sous sa base géante
A la GERMANIA que leur hâte d'oser
Au LION DE BELFORT a tenté d'opposer.

L'Allemagne a fléchi sous l'insulte sublime.
Ah ! viens, vieil empereur, viens contempler ton crime...
Le cri qui dans Strasbourg et Metz t'a répondu,
L'as-tu bien entendu ?...

---

(1) Vers écrits au lendemain des élections au Reichstag. — 1887

Sont-ils vaillants ces fils que tu pris à la France ?...
Leur sang par plus de preuve en sa sainte espérance
Peut-il donc affirmer qu'il n'est pas allemand
Et qu'en les disant tiens ton chancelier te ment ?

Va, double la torture et renforce les chaines.
Dans l'air a retenti l'immense cri des haines :
Et de Bade à Berlin, dans ton peuple assoupli,
Tous les fronts ont pâli.

Tous les Prussiens de Prusse et les Huns d'Allemagne,
Comme au jour où la mort d'un Dieu de la montagne
Faisait trembler la masse et troublait l'Univers,
Ont eu la vision de tes prochains revers.

Va, que ton *Statthalter*, bourreau que tu commandes,
Invente en ton honneur des fêtes allemandes
Quand on te montre, au *Breuil*, de lauriers couronné
A Strasbourg consterné.

Que des fraudeurs d'Hambourg au sein de Metz t'acclament
Et, frères des forçats qui sur les pontons rament,
Les brûleurs de Bazeille et les bandits-soldats
Fassent sur ton passage éclater des vivats.

L'Alsace et la Lorraine ont craché sur ta face
L'injurieux affront de leur sainte menace,
Et pour la France fiers de souffrir, leurs héros
Provoquent tes bourreaux.

Le jour de la justice à l'horizon se lève :
Au ciel je vois déjà Dieu qui nous tend son glaive :
La Revanche est prochaine et sera sans merci...
Alsaciens et Lorrains, ô frères, nous voici !...

Salut, Français !... Vers vous mon cœur s'élance, ô frères ;
Et brûlant de la foi de vos haines altières,

A voir notre vainqueur sous vos coups étourdi,
Je sens que j'ai grandi.



FILS DES GAULES (1)

O France, on t'a parfois blasphémée... — O ma mère !...
Dans leur cri frémissant d'angoisse et de colère
Tes fils, fiévreux de lutte, énervés de repos,
Ont maudit le sommeil où dormaient tes drapeaux :
Ils ont craint que le deuil longtemps se perpétue
Qu'ont mis au front pâli de la France abattue
Le sang des soldats morts, les pleurs des annexés
Et l'âpre désespoir des orgueils effacés.

O France, un doute horrible a pesé sur les âmes,
Quand de nos forts brûlés partout montaient des flammes,
Et que ceux de nos preux à la mort survécus
Jetaient au ciel sanglant le défi des vaincus ;

(1) Vers lus au Congrès de la Ligue française de l'Enseignement, à Alger.

Quand le vainqueur jaloux exagérait l'outrage.
Et comme la mer gronde au-dessus du naufrage,
Par dessus nos sanglots on entendait rugir
L'épouvantable voix du lugubre avenir.

X

Ils sont passés, les jours des craintes anxieuses,
Les lendemains maudits des veilles douloureuses :
Le Calvaire est gravi,
Et sur l'horizon brille à nouveau la lumière
Du phare radieux que tu montrais, ô mère,
A notre orgueil ravi.

Salut à vous, Ligueurs, ô soldats de l'Idée,
Vous qui prîtes la France et l'avez fécondée
Dans votre amour hardi,
Et qui la porterez, plus puissante et plus belle,
Jusqu'au sommet où luit l'Épopée immortelle
Sur le ciel agrandi.

Je vous salue, ô fiers amants de la Patrie.
Dans la foi qui brûlait mon âme endolorie
J'ai suivi tous vos pas,
Et sous l'ardeur qu'en tous votre élan fit éclore
J'ai, tressaillant d'espoir, vu se lever l'aurore
Des glorieux combats.

Macé !... Vauchez !... Je veux que mon vers vous proclame,
O vous les dévoués dont la foi grandit l'âme,
Vous que nous acclamons.
Maîtres, l'heure est venue où la Patrie heureuse
Revit par les grands faits de votre œuvre pieuse...
Maîtres, nous vous aimons.

Et nous marcherons droit jusqu'au bout de la route
Où votre voix nous guide, et rejetant le doute,
Affermissant nos cœurs,
Nous irons, du passé brûlant les pages noires,
Forçant tous les progrès, cueillant toutes les gloires,
Apôtres et vengeurs.

X

O pères, quand la France en ses luttes géantes
Sur le monde lançait vos audaces ardentes
Et que, de votre sang en semence jeté,
Superbe, avait éclos la sainte Liberté ;
Quand vous étiez si grands qu'à contempler vos tâches
Les héros par instant doutent comme les lâches,
O pères, vous faisiez un serment d'avenir
Que dans leur piété vos fils sauront tenir.
Pères, dormez en paix au sein de votre gloire,
Car nous ajoûterons des pages à l'histoire ;
Car la France vaincue a gardé la fierté
Des peuples forts qui vont à l'immortalité.

15 avril 1887.



SANG QU'ON VENGE

Je les reconnaîtrai dans mille
Le jour où nous irons là-bas,
Quand sonnant la tâche virile
Le tocsin hurlera son glas,
Et que la France qu'on mutile,
Libre enfin, lèvera le bras ;
Je les reconnaîtrai dans mille
Ces loups à face de soldats.

Je demeurais avec grand-père.
— Les tout vieux ni les tout petits
Ne peuvent, hélas ! à la guerre
Aller défendre leur pays !...
Grand-père me disait l'histoire
De tous les grands faits des aïeux,
De Tolbiac blanche de gloire
A Waterloo rouge de feux.

Un soir, à travers le village
Un corps d'Allemands bivouaquait.
Muets, nous étouffions de rage,
Quand un poing heurta le loquet :
Et deux pandours, ouvrant le poêle, 1)
Vinrent, brutaux, le ton vainqueur...
— Sous certains coups le corps chancelle
Et tout le sang reflue au cœur.

Nous vîmes pâlir le grand-père :
Son œil un instant flamboya :
Puis, il maîtrisa sa colère
Et son grand corps se reploya.
Mais eux, ayant quitté la porte
Et criant qu'ils voulaient du vin,
Vers la bonne, de frayeur morte,
S'avançaient en levant la main.

---

1) Nom donné en Lorraine à la pièce principale de l'appartement.

Grand-père courut à la femme...
Je vis briller, comme un éclair,
Le scintillement d'une lame
Et du sang qui jaillit dans l'air.
Grand-père tomba d'une masse...
Et les deux bandits, effrayés,
S'enfuirent devant la menace
De ses grands yeux écarquillés.

Mais je les trouverai dans mille
Le jour où nous irons là-bas,
Quand, sonnant la tâche virile,
Le tocsin hurlera son glas,
Et que la France qu'on mutile,
Libre enfin, lèvera le bras :
Je les reconnaîtrai dans mille,
Ces loups à face de soldats.



FUROR TEUTONICUS [1]

Les bois sont touffus, la broussaille est sombre ;
On est bien caché sous les arbres noirs ;
Par les troncs couvert et tapi dans l'ombre,
On se sent vaillant, quand on est en nombre,
Pour les guet-apens des honteux espoirs.

Et dans un frisson qui fait que l'œil louche
Il vient à l'esprit qu'on est un héros.
Le *furor* grandit et se fait farouche :
Pour le moindre rien il prendrait la mouche :
Mais il est prudent et reste en repos.

---

(1) M. de Bismarck, dans un discours menaçant au Reichstag, a opposé le *furor teutonicus* à la *furia francesa*.

Et l'ennemi vient, superbe d'audace :
Drapeaux déployés, il court en avant.
— Naïf qui voudrait lutter face à face !...
Derrière les troncs le *furor* s'efface,
Et l'acier des *Krupps* fume par devant.

Oh ! devant les bois la belle tuerie !...
Mitrailles fauchez !... Éventrez, obus !...
Ah ! des Français qu'est folle la *furie*...
Le *furor* est bien plus sage... Il défie
Qu'on le mette à mal sous les bois touffus.



LA-BAS!...

(Souvenir des Vosges)

Le ruisseau coule au bord du bois
Sur un sable d'or mêlé d'herbes.
De grands hêtres aux troncs bien droits
S'allongent par-dessus, superbes,
Escaladant en dômes verts
Les deux côtés de la vallée,
Jusqu'aux sapins qui dans les airs
Font une cîme crênelée.

La vallée est tout à l'étroit,
Presque obscure, entre les bois sombres ;
Des rochers couchés, par endroit,
Sur l'herbe font de larges ombres.

6

Tout se tait, hors l'échappement
De l'eau sous les vannes légères
Et les coups de hache écimant
Des arbres dans les sapinières.

Et l'on monte insensiblement :
Puis le cirque des bois se ferme,
Et sous l'énorme escarpement
D'un rocher dressé comme un Terme
Le sentier grimpe en pleine nuit
Dans la sapinière géante.
Là-bas, en plaine, où le jour luit,
C'est l'Alsace...

Oh ! que l'*Heure* est lente !...



SOUVENIR

Il est un souvenir qui me revient souvent.
C'était au lendemain d'Héricourt : la retraite
Commençait. L'avant-veille, on allait en avant,
Vainqueurs, heureux, courant au feu comme à la fête :
Villerxerxel, Arcey nous faisaient confiants :
La victoire en deux jours avait grandi nos âmes
Si haut que nous rêvions d'arriver, bataillants,
Au Rhin, et par delà rendre flammes pour flammes.
— Qu'il était doux au cœur, ce rêve, et que de sang
On aurait pu puiser encore dans nos veines
Si le Dieu des combats, juste ou compatissant,
D'un sort impartial avait aidé nos haines !...

Nous reculions, vaincus encor, sans qu'un espoir
Pût survivre en nos cœurs où tout s'était fait noir.

Le chemin était long et rude ; la tourmente
De pluie et de grésil nous fouettait, inclémente
Et pour plus d'un mortelle. On n'avait pas mangé
La veille, et le convoi, par erreur engagé
Sur une autre colonne, à tous faisait bien faute.
On nous fit faire halte au sommet d'une côte
Dans un petit village, et les faisceaux formés
On vit vers les maisons courir les affamés.
Celle où j'allai n'avait, ma foi! pas l'air bien riche.
Mais pour trouver un peu de lard, un quart de miche,
De quoi tromper la faim, il n'était pas besoin
De faire un choix bien long ni de courir bien loin.
J'entrai.

Dans une chambre où l'on sentait la gêne
Et presque sans lumière, une demi douzaine
De femmes se tenaient à genoux, entourant
Un lit où le regard devinait un mourant.
Je faisais le salut d'humaine sympathie
Que l'on doit à celui qui va quitter la vie,

Et j'allais sortir quand, tournant sur ses genoux,
Une femme parla : « Mon fils est comme vous
Soldat... » me cria-t-elle. «... en votre horrible guerre...
Peut-être est-il bien mort... Et chez nous... Ah! misère!...
Les Prussiens ont tué son père!... » Des sanglots
Où son cœur se brisait déchiquetaient ses mots.
Et la vieille tomba contre le lit, râlante.
Tandis qu'à son oreille une voix consolante
Murmurait des propos d'espoir, on m'apprenait
Que l'homme étant allé, la veille, à la forêt
Ramasser un fagot de bois mort, une balle
L'avait frappé, touchant à l'épine dorsale,
Venue on ne sait d'où, mais prussienne en tout cas.
Des hommes qui passaient l'avaient pris sur leurs bras
Et depuis, il était demeuré sans parole.
On pensait que sa femme allait en rester folle.

Cependant, sur le lit, le moribond venait
De faire un mouvement ; sa tête se tournait
Vers la chambre ; ses yeux grands ouverts se fixèrent
Sur mon uniforme, et pendant un temps semblèrent

Indiquer un effort pour comprendre... Il râla :
Son regard s'éteignit un instant : puis voilà
Qu'il redresse son torse et dompte la souffrance...
« Soldat!.. » fit-il « soldat!... vainqueurs!... Vive la
Et pour toujours inerte il croula sur le lit. [France!... »

Au dehors, un rappel des clairons retentit,
Et je m'enfuis, pleurant et l'enfer dans la tête.
Mais l'homme est mort heureux, sans croire à la retraite..



DEVANT LA STATUE DU SERGENT BLANDAN (1)

Dans la plaine, aussi loin que s'étende la vue,
Les champs sont verts : les fleurs émaillent l'herbe drue,
Chatoyantes à l'œil sous le soleil brûlant
Qui charge leurs parfums : l'eau des ruisseaux, coulant
Sous les orangers verts, fait l'ombre fraîche et chante
Autour des norias sa chanson nonchalente.
La plaine est vaste ; elle est féconde. Les colons
Comptent déjà, joyeux, au revers des sillons,
Les lourds épis dorés s'entassant dans les gerbes.
La vigne se prélasse en ses pampres suberbes.
Ah ! la plaine est riante et va s'embellissant....
— Arrêtez !... Sous nos pas l'herbe cache du sang !...

(1) Vers lus à l'inauguration de la statue de Blandan, à Boufarik (département d'Alger), le 1er mai 1887.

X

Quand rugit la bataille, et qu'on meurt, et qu'on tue ;
Quand, pour oser l'horreur, l'âme s'est revêtue
D'un triple airain d'amour, de foi, de dévouement,
Le Drapeau dans l'air flotte au front du régiment.
Et la Patrie est là. Dans l'ardente cadence
De la charge qui sonne on entend crier : « *France !...* »

Au milieu de la plaine aride et nue, au bord
Du ravin qui cachait Ben Salem, sans renfort
Prévu, lorsque, vingt-un contre trois cents, les braves
Que Blandan commandait s'arrêtèrent, esclaves
De l'honneur, c'était loin du Drapeau ; le pays
Était loin ; ils étaient seuls, par le sort trahis ;
Et sans l'âpre désir de vaincre, avant la lutte
Qui grise, ils s'apprêtaient à mourir. Dans leur chute,
Ils allaient disparaître ignorés : le linceul
De sable où dormiraient leurs corps connaîtrait seul

L'héroïsme.... — Et Blandan, debout, tel un colosse,
Par un défi répond à la tuerie atroce.

×

Les coursiers dans la plaine ont cessé de hennir
Et les grands burnous blancs des goumiers de l'Emir
Ne volent plus, pareils à des tourbillons d'ailes,
Dans le désert sans fin des tribus infidèles,
Les vautours de l'Atlas n'auront plus leurs charniers
Dans la Mitidja verte, et les roses lauriers
Du ravin de Mered, sous l'escarpement sombre,
Ne cachent plus à l'œil que des retraites d'ombre
Et le silence ami des beaux jours du printemps
Où le poète va rêver dans l'air des champs.

×

Salut, Blandan !... Mon vers a pleuré ; mais il chante.
La France, répètant son hymne triomphante,

Sur les tombeaux géants des martyrs de sa foi
Tressaille en sa fierté bénie. Honneur à toi !...
Honneur à vous, soldats, qui partagez sa gloire,
Dont l'héroïsme plane, écrasant la Victoire
Et faisant les vainqueurs infâmes et maudits,
Tant votre amour redouble en nos orgueils grandis !...

Ah ! redresse ta masse au-dessus de la plaine,
O statue. A tes pieds l'Arabe vient sans haine.
Lorsque les preux mouraient une lumière a lui :
Ses yeux sont désillés : il connaît aujourd'hui
La grande mission de la France qu'il aime.
Et quand, bientôt, au jour d'espérance suprême,
Nous reviendrons, pieux, demander aux héros
De revivre un instant pour bénir nos drapeaux,
Les enfants de l'Afrique avec ceux de la France
Pour grandir la Patrie uniront leur vaillance.



DEBOUT !

Il faut que tous les coups portent en pleine vie,
Que tous visent au cœur et qu'aucun ne dévie :
Le duel entre eux et nous sera sans lendemain
Pour celui des lutteurs qui baissera la main.

Il faut que nos enfants aient tous senti leur être
Brisé sous les frissons que la haine fait naître :
Il faut qu'ils n'aient grandi que pour être vainqueurs
Et qu'ils aient fait leurs bras aussi forts que leurs cœurs.

Il faut que rien ne pèse à l'âme opiniâtre ;
Il faut que la Patrie ait son culte idolâtre,
Et sur tous les autels que nos morts glorieux
Se réchauffent au feu de nos baisers pieux.

Et pour que la revanche égale les souffrances,
Il faut que la foi s'ouvre à toutes les vaillances,
Et qu'en l'orgueil jaloux du saint nom des aïeux
Notre audace ait raison du hasard et des dieux.

1887.



AU LOUP !...

Ils sont dans la forêt sombre,
Aux rocs aiguisant leurs dents,
Hurlant pour grossir leur nombre :
On voit dans les paquets d'ombre
Remuer leurs yeux ardents.

Les plus forts, les plus voraces
Sont des chefs faisant les lois :
Ils ont de sages audaces,
S'attaquant par grandes masses
Aux gens isolés sous bois.

Ils ont l'appétit farouche,
Car leurs jeûnes sont fréqu nts :
La gueule sèche et l'œil louche,
Gare à l'étable que touche
Leur bande aux ventres claquants !...

Ils sont traitres et féroces :
Dans les charniers bondissant
Ils ont des plaisirs atroces
A rendre jaloux les molosses
Aux crocs assoiffés de sang.

Dans la forêt, dans la lande,
Ils règnent par la terreur :
Il n'est de jour qu'on n'entende
Accuser l'ignoble bande
De quelque nouvelle horreur.

Mais on s'arme dans la plaine]
Et chacun défend ses droits.
La forêt de monde est pleine ;
Les loups tombent par centaine...
On respire enfin sous bois.

Septembre 1887.

Au lendemain de l'incident de Raon-sur-Plaine.



SOLDATS ET SOUDARDS

(A M. le Prince de Bismark)

O prince, mon pays a sa longue épopée
Écrite en traits de feu dans la suite des temps,
Et la marque est restée au fer de son épée
D'un sang qu'ont à gros flots versé ses combattants.

La France a guerroyé sur tous les champs du monde
Et puissants pourvoyeurs des tombes, mes aïeux
Furent amants chéris de la guerre inféconde...
Et moi qui veux la paix, prince, je suis fier d'eux.

Ils allaient en avant, le front dans la lumière ;
Et leurs armes brillaient, et leurs drapeaux flottants
Renvoyaient au soleil voilé par la poussière
Comme une autre lueur aux reflets éclatants.

Ils allaient de leurs yeux ne fixant que la gloire :
Leur cœur large s'ouvrait à toutes les fiertés
Et, dans leurs chauds baisers d'amour, à la Victoire
Ils cachaient sous des fleurs leurs bras ensanglantés.

Et l'Idée avec eux courait dans les batailles,
Sous les coups de leur glaive allant guérir les cœurs,
Germant sur tous les sols que couvraient leurs mitrailles,
Et portant les vaincus à des destins meilleurs.

Et moi qui hais la guerre et dont l'âme ravie
De son besoin d'aimer couvre tout l'univers ;
Moi qui rêve le jour où, fécondant la vie,
La paix ira grandir l'homme au fond des déserts,

Prince, je me réclame en ma ferveur ardente
De ces rudes lutteurs au fer toujours levé :
Orgueilleux, je les aime, et ma muse les chante
Devant le monde entier qu'ils ont jadis bravé.

X

Quand tes reîtres, ô prince, envahirent la France,
Ils vinrent en rôdeurs et non point en soldats :
Les guet-apens cachés dans l'ombre et le silence
Semblaient être leur fait bien mieux que les combats.

Ils avaient des forêts pris le coin le plus sombre ;
Ils s'y tenaient tapis comme des malfaiteurs ;
Et le soleil brillait sans éclairer leur nombre,
Et sans qu'à leurs drapeaux son feu mît des couleurs.

Ils guettaient, et leurs yeux brûlaient de convoitise ;
Ils calculaient les coups avant que de frapper
Pour que vînt le succès à leur louche entreprise,
Que le butin cherché ne leur pût échapper.

Ils comptaient, et vainqueurs ils forçaient la Victoire
Qui rougissait de honte à se voir dans leurs bras ;

Ils la violentaient dans la retraite noire
Des boutiques où l'or glisse en honteux contrats.

Ils tuaient pour gagner comme un juif fait la banque :
Le poids du sang comptait pour grossir le butin ;
Et pour qu'aucun liard à ton compte ne manque,
Chaque pillard était doublé d'un assassin.



Prince, avec tes soudards, oh ! cuve bien ta gloire :
Excite-les encor pour d'autres atttentats...
Va, prince !... Il vient un jour où se lève l'Histoire
Qui, princes ou bandits, marque tous les forçats.

(1889).



SUR LA FRONTIÈRE

Dans les grands bois de sapins noirs,
Sur les Vosges où le cerf brame,
Les montagnards ont des espoirs
Tenaces au fond de leur âme.
Du haut des *Ballons* (1) leurs regards
Contemplent la plaine d'Alsace ;
Et dans les yeux des montagnards
Une lueur de haine passe.

Sur la frontière on sent bien fort
Les blessures encor saignantes
Par où faillit venir la mort
Dans nos batailles impuissantes :

---

(1) Nom que leur forme générale a fait donner aux cimes des Vosges.

Et le cœur se serre à penser
Que les Prussiens sont sur les Vosges,
Quand on a du plomb pour chasser
Les *solitaires* (1) dans leurs bauges.

Quand paraît au bord du chemin
Le poteau marquant la frontière,
Le bâton tremble dans la main ;
Sur le bâton la main se serre :
Et l'homme qui vient de là-bas
Où la terre n'est plus française,
On l'accueille, on lui tend les bras...
— Quand donc fuira l'heure mauvaise ?...

Mais les échos de la forêt
Ont gardé des bruits de bataille,
Et sur plus d'un roc apparaît
Encore quelque rude entaille

(1) Vieux sangliers,

Où les enfants des *Partisans*,
Jaloux des vertus séculaires,
Pieusement vont tous les ans
S'armer des haines de leurs pères.

Et les montagnards, sans émoi,
Prient Dieu pour que le jour se lève
Où, toute vibrante de foi,
La France tirera son glaive.
L'heure est à Dieu, disent leurs chants...
— Ils sont prêts, quelle que soit l'heure,
Les Vosgiens forts et revanchants,
Aux yeux bons, à l'âme meilleure.



AU MARABOUT DE SIDI-BRAHIM

Des preux qui de la France ont fait grande l'histoire
La phalange sacrée au ciel était debout,
Frémissants dans leur rut d'honneur et de victoire.
Et de leur âme, ainsi que d'un volcan qui bout
La lave en feu jaillit incendiant la nue,
Leur foi montait brûlante, allumant dans leurs yeux
Le long rayonnement de leur gloire invaincue.
Ils acclamaient la France en transports orgueilleux
Et quand vers eux venait dans son sanglant suaire
Quelque soldat tombé dans un combat nouveau,
Ils lui tendaient les mains, ils le baisaient en frère,
Tant la France levait fièrement son drapeau,
Tant brillait large et pur l'éclair de son épée.

Dans les plaines d'Afrique, où Rome a combattu,
La France poursuivait au loin son épopée,
Et son cri de combat jamais ne s'était-tu,
Quand vient l'ombre des soirs éteindre les mitrailles,
Sur plus mâles accents d'audace et de grandeur.
C'était à chaque pas de nouvelles batailles.
Aux luttes du grand jour, belles de tant d'ardeur,
Succédaient dans la nuit les combats d'embuscades,
Où l'on tue à tâtons, où la Mort lâchement
Terrasse les héros bravant les fusillades,
Les combats sans quartier, où loin du flamboiement
Du drapeau, sans témoin, souvent un soldat tombe
Dans un sublime exploit que nul ne redira,
Sans même que jamais la pierre d'une tombe
Marque le sol sanglant où son corps dormira.



L'Émir était partout menant la guerre sainte

Et pareils à des vols immenses de vautours,
De l'horizon fermant sur nos soldats l'enceinte,
Devant, derrière, aux flancs, plus nombreux tous les jours
Les burnous des goumiers tournoyaient dans la plaine.
Et sous l'ardent climat aux souffles meurtriers,
On eût dit que le sol lui-même d'une haine
Farouche harcelait avec eux nos guerriers.



Montagnac a son camp affaibli par les fièvres.
Ils ne sont que trois cents, mais ils vont, nos soldats,
La confiance au cœur et la chanson aux lèvres,
Défiant tous dangers et prêts pour tous combats.
Le sirocco brûlant des étés d'Algérie
Embrase l'air et fait plus rude le chemin,
Et plus d'un, en marchant, rêve de la prairie
Et du ruisseau qui court, là-bas, vers le moulin,
Près du toit paternel où les vieux... — Sur la crête
D'un mamelon, soudain, voici des cavaliers...
C'est l'Émir... — Et trois cents héros vont, en tempête,
Heurter Abdelkader et huit mille goumiers...

Ils vont et sous l'assaut l'ennemi se replie :
Plus en avant encore ils courent sur ses pas :
Et l'Emir craint, à voir leur sublime folie,
Que le nombre n'ait pas raison de tels soldats.
Mais des goumiers sur eux le cercle se resserre,
Et comme un point qu'aspire un cyclone géant,
Ils luttent entourés par une armée entière.
Montagnac est frappé de mort, et ce vaillant
Leur commande en tombant de mourir pour la France.
Et tous ces preux, serrés l'un sur l'autre, en carré,
Sont comme un fort dont rien n'abat la résistance.
Dans le carré pas un Arabe n'est entré.
Le mourant se refuse à tomber si sa chute
N'entraîne dans la mort une nouvel assaillant,
Et quand il tombe enfin, terrassé par la lutte,
Un autre a déjà pris sa place au premier rang.
Et leurs coups dans les *goums* font des brèches sanglantes,
Et trois heures durant l'Emir exaspéré
Lança, trente contre un, les vaillants fils des tentes
Avant que d'écraser l'héroïque carré.



O sombre vision dont s'épouvante l'âme ! ...
Horrible cauchemar où vient sombrer la foi ! ...
Le glaive n'est plus noble, et la guerre est infâme...
L'héroïsme est maudit, et proscrite est la loi
Qui voulait qu'on cherchât l'honneur dans la victoire ! ...
Venez, ô champions des fiers tournois d'antan,
Qui partout où brillait quelque rayon de gloire
Voliez l'âme enivrée, et toujours combattant,
Sans peur et sans reproche, aux plis des oriflammes
Mettiez tant de splendeur qu'une auréole encor
Sur vos fronts vénérés en reverse les flammes...
Venez, héros au cœur si bon, au bras si fort,
Magnanimes lutteurs au vaincu pitoyables,
Frères de Du Guesclin, de Bayard, de Roland...
Venez, le ciel est noir ; l'air s'emplit d'effroyables
Et sauvages clameurs ; dans le charnier sanglant
Où gisent nos soldats, sur les oiseaux de proie
Le vainqueur prend l'avance... Oh ! venez, sur les fronts
De nos morts glorieux que le *chaouch* en joie
Mutile dans sa haine et souille en ses affronts,

Ah ! venez déposer, seuls jurés de la Gloire,
Le baiser triomphal que l'on doit aux héros
Et, vengeurs du viol dont saigne la Victoire,
Jetez votre mépris de soldats aux bourreaux ! ...



Montagnac et ses preux sont morts pour la patrie :
L'Afrique a bu le sang du bataillon sacré ;
Mais les vainqueurs ont dû dans l'atroce tuerie
Abattre comme un mur les faces du carré :
Le Drapeau n'est tombé qu'avec le dernier homme,
Et Dutertre, engageant ses frères à mourir,
Est mort plus grand encor que Regulus à Rome.
Les lions ont mis leur griffe au flanc de l'Émir.

Tambours, battez aux champs : clairons, sonnez la marche...
Sur les héros, soldats, inclinez vos drapeaux...
Et nous tous, haut les cœurs !... L'honneur des preux est l'Arche
D'où la Gloire viendra dans nos combats nouveaux.



EN ALSACE-LORRAINE

Où vas-tu, femme, sur la route
Qui mène en pays allemand ?
Ton air triste éveille le doute :
Tu conspires certainement.
— Ma mère se meurt en Alsace...
Je veux la presser dans mes bras
Avant que la mort ne la glace...
— Va-t-en, femme : on ne passe pas !...

(1887).



GERMAINS ET GAULOIS

La GERMANIA dresse au-dessus de la plaine,
Dans sa robe d'airain, sa beauté souveraine,
Colosse à l'air candide, avec je ne sais quoi
Qui sous son large front est dur, brutal, étroit.

Et l'Allemagne en fête au pied de la statue
Des lauriers plein les mains tout entière se rue:
Au ciel du *Vaterland*, haineusement joyeux,
L'hymne des *Turnverein* évoque les aïeux.

Mais, tout à côté d'eux, où l'Empire commence,
Sur tous ces bruits de fête éclate un lourd silence
Et, sous leur poing brutal se détournant encor,
Les regards vont, émus, au LION DE BELFORT.

Dans les cœurs fiers la foi met des ardeurs pieuses.
Au bord du Rhin, témoin de luttes glorieuses,
Sous les Vosges où vit le culte des exploits,
Les enfants de l'Alsace ont des cœurs de Gaulois.

(1887).



HÉROS ET ROUBLARDS

O France, ils sont ardents, tes fils, et leur ardeur
S'épanche en des transports de sublime grandeur
Quand la voix qui leur parle en leur âme ravie
Fait sonner les grands noms de Gloire et de Patrie.

L'écho de ton histoire éclate dans leurs cœurs
Alors, et sous leurs yeux repassent les vainqueurs
Qui, depuis Tolbiac jusques à Gravelotte,
Ont fait qu'on crie : « Honneur !... » lorsque ton drapeau flotte.

Et sans songer à rien qu'à t'aimer et servir,
L'œil sur ton Droit qu'ils ont craint de te voir ravir,
Brûlants de passion et l'âme échevelée
Ils s'élancent en plein milieu de la mêlée.

Ils marchent, et l'Idée avec eux vers les cieux
S'envole en un élan d'espoir audacieux :
Et Du Guesclin, Bayard, Marceau, Kléber et Hoche,
La pléiade des preux sans peur et sans reproche,

Et Jeanne d'Arc la Vierge, et Desaix le soldat;
Tours, Bovines, Rocroy, Jemmapes, Iéna,
Denain que la paix suit, *Quatre-vingt-neuf* tourmente,
Clovis qui fit la France, et Hugo qui la chante,

Tous, noms superbes, tous, chaînons prestigieux
De l'Épopée où luit la gloire des aïeux,
Tous ces jalons géants de ton œuvre, ô ma France,
Pointent, marquant la route où leur ardeur s'élance.

Et rêvant d'égaler les grands jours d'autrefois,
Ainsi que les aïeux qui conquéraient nos droits,
Ils vont n'entendant plus que le nom qu'on leur crie,
Héros, prêts à mourir martyrs... « Pour la Patrie !... »

×

Oh ! devant cet amour altier de tes enfants ;
Devant la foi qui fait en transports triomphants
Bouillonner dans leur cœur l'abnégation sainte
Et brise les Destins maudits sous leur étreinte ;

Quand tout est vrai, quand tout est droit, quand tout est grand
Dans l'envolement pur de leur rêve enivrant ;
Quand on sent dans l'émoi des âmes frémissantes
Passer le souffle ardent des piétés ferventes,

Qu'ils sont petits, ceux-là qui, joueurs inculpés,
Des couleurs du Drapeau teignent leurs dés pipés,
Et jurant que leur cœur brûle pour la Patrie
Des intérêts de tous font jeu de coterie !...



AD PATRIAM !...

Ah ! par pitié, c'est trop, trop de faiblesses lâches...
Il est temps qu'au beffroi s'élance le sonneur...
La force s'affaiblit à rogner trop les tâches
Et l'âme s'encanaille à discuter l'honneur.

On dira, si l'on veut, que ma muse est farouche
Et frappe impitoyable où l'on est indulgent :
Mais, si mon vers rugit et si s'enfle ma bouche,
Ce n'est pas qu'à plaisir je veuille être outrageant.

Aussi bien, dans mon cœur brûle une foi fiévreuse
Lorsque, sentant en moi gronder l'amour pieux
De mon pays qui souffre en sa plainte anxieuse,
Je songe avec regret aux vertus des aïeux.

Je veux bien qu'on soit faible et non point qu'on soit traître ;
Et trahir, à mon sens, s'entend des lâchetés :
Je crie à trahison lorsque je vois un prêtre
Souiller son saint mandat par des impiétés.

D'un effroi qui m'étreint je ne puis me défendre.
Sans prétendre être bon je veux qu'on soit meilleur
Quand la voix du pays cherche à se faire entendre,
Revendiquant l'espoir, repoussant le malheur.



Ah ! nos combats sont beaux !... Même dans la défaite,
Nos soldats restent grands luttant sous leurs drapeaux,
Encore qu'écrasés à la mort faisant fête,
Et relevant le front pour tomber en héros.

Vainqueurs de Tolbiac, de Rocroi, de Jemmapes,
O cueilleurs de lauriers dont nous sommes jaloux,
De Wœrth à Montbéliard, dans leurs rudes étapes,
Nos preux sont demeurés toujours dignes de vous.

Votre France n'a pas déchu du ciel de gloire
Où vous l'aviez portée en votre vol pieux :
Quand elle était à terre on a vu la Victoire
Se sauver des vainqueurs pour lui baiser les yeux.

Et quand sonnera l'heure aux tocsins de l'Alsace,
Quand de Metz à Strasbourg la Lorraine debout
Vomira l'Allemand craché de place en place
Comme jette sa lave un cratère qui bout ;

Quand la justice enfin, naissant des hécatombes,
Sur nos vainqueurs et nous tendra son bras vengeur,
Sous l'ouragan de feu, dans le fracas des bombes,
Vos drapeaux flotteront toujours en plein honneur.



Ah ! pitié... Mais ceux-là qui mourront sans se plaindre,
Que l'on verra peut-être en tête des héros,
Ceux-là, la France souffre à se sentir étreindre
Sous l'égoïsme froid de leurs calculs brutaux.

Tandis qu'on est en paix, ils vont, niant l'abîme,
Luttant pour le pouvoir, luttant pour l'intérêt,
Comme s'ils ignoraient que la lutte est un crime
Dès qu'aux yeux du lutteur le pays disparaît.

Sous leur ambition qui croît insatiable,
Les vertus des aïeux, dépôt qu'on respectait,
S'en vont, élargissant le gouffre immensurable
Où nous avons tous vu la Mort qui nous guettait.

La bonne foi devient comme une chose outrée,
Gênante dans l'assaut qu'ils livrent au pouvoir ;
Et le sort du pays dans leur âpre curée
Joue en un compte faux du *Doit* et de l'*Avoir*.

Jouir est leur seul but — qu'importe si s'arrête
L'élan national qui marchait grandissant !...
Pour eux à la Patrie on a payé sa dette
Du moment qu'au combat on lui donne son sang.

X

Ah ! grands dieux !... C'est la foi qui seule fait la force,
Où sera-t-elle au jour où nous nous lèverons ?...
Les bras frappent en vain pour entamer l'écorce
Quand la hache s'émousse aux mains des bûcherons.

Ah ! que quiconque encor sent l'émotion franche
Naître au fond de son cœur devant l'appel du Droit,
Que celui-là se lève et retrousse sa manche :
Il est plus que grand temps d'assainir par endroit.

Car la Patrie est plus qu'une forme divine :
C'est plus qu'un idéal qu'on aime et qu'on poursuit.
Le ciel que l'épopée ancestrale illumine
Doit ne crouler jamais dans l'éternelle nuit.

1887.



AU VOSGIEN BRIGNON

Assassiné par l'Allemand Kaufman

Salut, ô mon compatriote,
J'aime la vallée où tu dors,
Sous le *Donon* où chaque motte
Recouvre des *Kaiserliks* morts,
Là-bas où des cœurs intrépides
Gardent froidement leurs espoirs
Comme nos eaux coulent limpides
Dans les rocs, sous les sapins noirs.

Ah ! bien des fusillades certes
Ont éclaté sous les grands bois
Et les cîmes aux têtes vertes
S'éclairèrent souventes fois

De fauves lueurs de batailles.
Sur les rochers gris du *Donon*
On trouve les traces d'entailles
Qu'ont faites des coups de canon.

C'est là que Claude Hullin naguère
Avait conduit nos montagnards ;
Que Catherine, la fermière,
Armait bûcherons et *sagards* (1),
Laboureurs, sabotiers et pâtres,
Flotteurs (2), charbonniers et *schlitteurs* (3),
Pour ravir, fils opiniâtres,
La France à ses envahisseurs.

D'*Abreschwiller* jusques aux *Charmes*,
D'*Allarmont* à *Raon-les-Leaux*,
Les hommes avaient pris les armes,
Et qui sa hache et qui sa faulx :

---

(1) Ouvriers des scieries.

(2) Ceux qui conduisent les *trains* de bois sur les rivières.

(3) Ceux qui descendent les bois de la montagne sur le traîneau appelé *schlitte*.

Et tous tuaient, mais en bataille ;
Et ceux qu'ils frappaient les frappaient :
Ces braves gens, dressant leur taille,
Face à l'ennemi se montraient.

Ah ! ceux-là n'étaient pas des lâches
Qui, dans ces temps, sur le *Donon*
De la France assumaient les tâches
Et jusqu'au Rhin portaient son nom ;
Lorsque l'Alsace et la Lorraine,
Faisant flotter nos Trois Couleurs,
Avaient pour seconder leur haine
Des glaives forts comme leurs cœurs.

Mais aujourd'hui notre montagne
N'appartient plus aux montagnards :
Ainsi qu'aux alentours d'un bagne
Il s'y promène des soudards.

Si parfois de derrière un chêne
Une balle part en sifflant,
C'est quelque loup à face humaine
Qui, caché, fusille un passant.

×

Dors en paix, Brignon, ô victime !...
Sur la vallée un jour luira
Où du *Donon* couvrant la cîme
Notre France se dressera
Comme autrefois jusqu'à la nue,
Réveillant, au son de sa voix
Pendant trop longtemps attendue,
Les morts qui dorment sous les bois.

19 septembre 1888



REVANCHES

Leur rage t'insulte et blasphème,
France, ô ma France!... et tu grandis;
Et te vengeant des jours maudits,
Quiconque croit t'admire et t'aime.

Quiconque se sent dans le cœur
La fierté qui fait qu'on est homme,
Celui-là se dresse et se nomme,
Devient soldat de ta rancœur;

Quiconque a du sang dans les veines
Un sang bien pur, un sang qui bout,
Qui n'est bâtard ni fils de loup,
Et mesure l'honneur aux peines;

Quiconque a l'amour des vaillants,
L'ambition des nobles tâches,
Qui fuit les traîtres et les lâches
Et veut ses cieux étincelants ;

Quiconque a l'horreur des infâmes
Et le mépris des calculs bas ;
Quiconque est loyal aux combats,
Veut les fronts haut et haut les âmes ;

Tous vont à toi, ô mon pays,
Glorifiant ton œuvre sainte...
Et l'envahisseur a la crainte
Que se lèvent les envahis.

1889.



UNE FRANÇAISE

Ce jour-là, les Prussiens envahissaient la ville.
Certe on avait lutté — mais cent contre deux mille !...
Et tandis qu'ils braquaient les gueules des canons
Sur la côte où, les soirs d'août, nous nous promenons,
Au bout de quelques coups de fusil, fous de rage,
Nous étions bien forcés de leur livrer passage.
Celui qui n'a pas vu cela comprend-il bien
Qu'il faudra que l'on vainque... ou qu'on meure demain ?...

Dans une des maisons du faubourg, des dernières,
Vivait avec sa femme un vieux tailleur de pierres,
Rol, un ancien soldat, digne homme et brave cœur.
Nous l'avions entraîné quand, ivre de rancœur,
Les Allemands déjà nous coupant la retraite,
Il s'obstinait encore à vouloir tenir tête :

Et nous l'avions laissé sur son son seuil, sanglottant
A nous faire pleurer, nous qui souffrions tant.
Maintenant, il disait d'une voix abîmée
Tous ses combats fameux d'Afrique et de Crimée.
Et sombre autant que lui, sa femme l'écoutait
Sans parler : mais la haine en son rictus montait,
Et mieux que tous les mots qu'aurait crachés sa bouche
Faisait crier son cœur dans un élan farouche.

Rol avait, en rentrant, jeté contre le mur
Son fusil noir de poudre : et de son grand œil dur
La vieille couvait l'arme. Au dehors, le silence
Régnait ; la ville était comme un sépulcre immense.
Tout-à-coup éclata dans la rue un grand cri
Que j'entendrais encor dans mille ans... « Les voici !... »
D'un bond Rol fut debout, blanc comme un mort... Sa femme
Du regard n'avait pas quitté l'arme. En leur âme
A tous deux, dans l'instant, la même foi passa.
Il fit un pas vers elle, et deux fois l'embrassa...
Puis, sautant au fusil, ils furent dans la rue...

A cent cinquante pas l'avant-garde attendue
S'approchait, de ses pas rythmés accompagnant
Le bruit fauve du fleuve entre les quais fuyant.
En tête des soldats marchait un capitaine.
Rol mit le genou droit en terre, beau de haine,
Et, sans hâte ajustant, fit feu. Le chef tomba.
Alors Rol se dressa, bien droit, comme un soldat...
Les balles des Prussiens le frappèrent en face.
Mais comme ils arrivaient, sauvages de menace,
Pour l'achever, sa femme... « Ah! vous ne l'aurez pas!... »
Dit-elle : et saisissant son homme dans ses bras,
Mâle, transfigurée, horrible de démence,
Dans le fleuve avec lui d'un bond elle s'élance...



1789 [1]

L'orgie avait grandi jusqu'à la saturnale
L'ivresse grimaçait, imbécile, brutale,
Sur des fronts hébétés. Des corps étiolés,
Abatardis, traînaient des habits maculés
Sur lesquels, à côté des traces de couronnes,
Le cloaque avait mis ses fanges... Lazzarones
Avachis dont les yeux ne brillaient même plus.
Sur les glaives trop lourds pour eux, noircis, tordus,
Que leurs aïeux faisaient briller dans la bataille,
Le vin de la débauche avait tracé l'entaille
De la rouille. Ils buvaient ; ils chantaient. Et leurs chants
Disaient l'orgueil natif, féroce... Inconscients

---

(1) Vers lus le 20 juin 1889 à une fête du centenaire de la Révolution.

De l'ivresse, ils tentaient de se dresser. L'ivresse
Les jetait sur le sol, et sur leur langue épaisse
Leur rage ne trouvait que des jurons. Alors,
Les plus ivres d'entre eux, dans leurs derniers efforts,
Ordonnent aux valets étrangers d'introduire
Dans la salle l'esclave enchaîné qui délire
Sous des tourments affreux près du royal banquet.
Et leur orgueil essaie, en un hideux hoquet,
D'amener sur leur lèvre une suprême injure.
Mais, devançant d'un bond la valetaille impure,
L'esclave dans la salle a jusqu'au milieu d'eux
Fait un pas de géant, superbe. Dans ses yeux
Une flamme farouche étincelle : sa tête
Est fière ; dans son cœur bouillonne une tempête ;
Son rictus résolu les menace... Ils ont peur...
Leurs valets effarés, au sol par la stupeur
Cloués, prêts à s'enfuir, hésitent. — Et l'esclave,
Comme un lion blessé brise une vaine entrave,
De ses fers que mille ans ont soudés fait soudain
Comme un fouet qui les courbe et brise sous sa main.

Alors, dans le fond noir de toutes les géhennes,
Tous les déshérités des misères humaines
Tressaillirent au cri partout répercuté
Qui chantait l'hosannah de la fraternité.
Tous libres, tous égaux, tous frères, à la France
Tous vouèrent l'ardeur de leur sainte espérance ;
Tous dans le même effort unis, debout, grandis,
Exaltant les souffrants, et frappant les maudits
Sur le faîte orgueilleux de leur donjon superbe ;
Tous sentant se reprendre en eux l'antique verbe
Par qui l'homme est son maître et le peuple plus grand
Tous se ruèrent, comme au loin roule un torrent.
Et tous les vieux abus, et tous les privilèges
S'effondrèrent, ainsi qu'à la fonte des neiges
S'émiettent aux eaux des ruisseaux débordés
Les colosses de glace aux flancs des monts soudés.
Sous les jeunes reflets du drapeau tricolore
Le ciel bleu s'éclaira d'une nouvelle aurore.

Et la France grandit vers le ciel bleu, sans fin,
Plus forte d'être libre. Et la Patrie, enfin,
Sur ses fils, conscients de sa première étreinte,
A pleines mains versa sa maternité sainte.

. . . . .

Ah ! qu'ils furent donc grands ces jours d'enfantement
Où la terre s'ouvrait sous l'âpre effondrement
D'une ère d'injustice en vingt siècles maudite ;
Où comme la nature attendant la visite
Du printemps fécondant qui vient la rajeunir,
Le peuple ouvrait son cœur tout large à l'avenir !...
Qu'ils furent grands, ces jours !... Et la France enivrée
Conviait l'univers à sa fête éthérée.
Frères, on l'était tous... Être libre est le droit
De tout homme qui sent, de tout homme qui voit ;
Et l'égalité seule élèvera les âmes.
Les coalitions des rois, meutes infâmes
Où toute oppression guidait toutes les nuits
Contre le phare auguste éclairant les esprits,
Les coalitions se formaient, monstrueuses,
Jetant les aveuglés en hordes furieuses

A l'assaut de la France et de ses libertés.
Et la France jetait ses fils de tous côtés
A la fois. Et ses fils, grandis dans les alarmes,
Artisans, laboureurs, pieds-nus, sans pain, sans armes,
Ses fils victorieux écrasaient, rejetaient
Les coalitions, et se précipitaient,
Vainquant, prêchant le Droit, sur le monde en délire...
Et la Liberté sainte à leur suite allait luire.

Des jours d'affaissement les ont suivis, ces jours,
Et les oppressions ont reconstruit leurs tours
Sur les murs effondrés qu'avaient rasés nos pères.
L'oubli des saints devoirs sur nos fêtes altières
A ramené des deuils dont nous saignons encor.
Mais s'il a pu faillir, le peuple est resté fort.
Son sang bouillonne encor, prêt pour toutes les guerres.

Va, France!... les enfants sont dignes de leurs pères.
Laisse-les blasphémer, ceux qui doutent de toi.
Le temple est grand ouvert, et les hommes de foi,

Dans les parvis sacrés où ton Droit mit son trône,
Des lâches pitiés n'attendent point l'aumône;
Mais défiant la mort de t'atteindre jamais,
Ouvriers ceints du glaive, ils travaillent en paix.
Artisans vigoureux d'une œuvre fécondée,
Au feu des ateliers ils martèlent l'Idée;
Et l'Idée, affinée en leur travail hardi,
Rayonne comme un phare en son cadre agrandi.
La Révolution poursuit sa lutte sainte.
Des Bastilles encor debout forçant l'enceinte,
Elle va, chaque jour portant son fier drapeau
Sur un abus détruit, sur un progrès nouveau.
L'avenir resplendit de flammes inconnues...
Quatre-vingt-neuf, béni, plane au-dessus des nues.

O France, nous voici debout, libres, grandis.
Prends-nous: nos cœurs sont fiers et nous sommes tes fils.
Commande, et notre élan, fleuve dont le flot gronde,
Te rend Strasbourg et Metz, et fait libre le monde.



A FRANÇOIS COPPÉE (1)

Maître, la mer venait jusqu'au milieu d'Alger,
Au pied de ce balcon d'où votre œil peut plonger,
Rouler sur les galets ses vagues écumantes.
Ici même, on voyait, mèches toujours fumantes,
Des canons bien gardés dont la gueule de fer
Ainsi qu'un œil méchant hypnotisait la mer;
Et nulle aube jamais ne blanchissait la grève
Sans qu'un corps de vaincu n'y croulât sous un glaive.
Alger était farouche alors. Et les *kasbas*
A la blanche ceinture; et les blanches *koubas*
Cachant dans les jardins, au flanc de la colline,
L'abri qu'un doux rayon de soleil illumine;

(1) Vers lus à la soirée offerte à François Coppée par le Cercle Républicain d'Alger, le 26 décembre 1890.

Et les dômes nacrés sur les blancs minarets;
Et les marbres aux tons chatoyants des palais
Où dans l'air parfumé des harems les sultanes
Aimaient ; et les palmiers par dessus les platanes
Dressant sur ces blancheurs leur panache orgueilleux...
Tout l'Orient avec ses décors merveilleux,
Tout était triste, tout se voilait sous des ombres,
Tant les captifs peinaient au fond des cachots sombres.
Et le soleil en vain se faisait radieux...
Alger maudite était le repaire odieux
Des forbans sans aveu, des sanglants janissaires,
Le satanique port d'infernales galères.
Et rien n'y souriait : et tant d'atrocité
Faisait comme un manteau de mort sur sa beauté...



O Maître, elle est bien noble et belle, notre France !...
Ses soldats sont venus : et la sainte espérance
Aux plis de leurs drapeaux vers les captifs volait ;
Dans l'hymne des clairons l'humanité parlait ;

Et les clairons sonnants faisaient partout des brèches,
Et les cachots s'ouvraient ; et comme feuilles sèches
Sous les drapeaux flottants, balayés, dispersés,
Fers, tortures, bourreaux étaient au loin chassés...

Ah ! la tâche fut rude et vraiment héroïque
Que la France assumait aux rivages d'Afrique,
O Maître, et le Drapeau que vos vers ont chanté
Sur un sol arrosé d'un sang pur fut planté.
Mais, vaillante, elle alla de bataille en bataille,
Devant la Barbarie élevant haut sa taille...
Dutertre à Sid-Brahim, Lelièvre à Mazagran,
Pirette dans sa ferme, à Boufarik Blandan...
Les héros sont nombreux et longue est l'épopée.
L'ardeur de l'âme fut forte comme l'épée,
Car le sang d'Enguerrand de Mauny, le Français
Qu'avait tué Poitiers, mais qui dans le succès
Gardait sa foi pieuse, et pour dernière grâce
A la mort des combats vouait toute sa race,

Le sang des vieux Gaulois, le sang de tous nos preux
Aux veines de leurs fils coule encor généreux....
Quand l'heure est aux vaillants la France encor commande...
Qui dit qu'on l'a vaincue ? .. — Elle est grande!... Elle est
[grande!...

×

Ah ! c'est ici surtout qu'on apprend à l'aimer
Notre France, et qu'on sait ce qu'elle a pour charmer,
Terrible en la bataille et douce en la victoire,
Faisant sa grandeur d'âme égale de sa gloire,
N'usant du sang versé que pour mieux féconder,
Relevant le vaincu de terre pour l'aider.
Maître, notre Algérie est une hymne orgueilleuse
Qui chante la Patrie aimée et radieuse.
Oh ! voyez-la, la riche et belle terre ; allez
Sous ses soleils de feu, par ses soirs étoilés :
Ecoutez ce que dit la sublime harmonie
De toutes ses beautés à la gamme infinie...

Ah ! les jours sont passés du vieil Alger-Forban !...
Mais l'Orient toujours a ses décors d'antan,
Et les blanches *kasbas*, les vérandas coquettes,
Et les palmiers penchés sur les *koubas* discrètes,
Et le ciel merveilleux chauffé de doux soleils,
Et le Sahel en fleurs bordant les flots vermeils,
Tout est plus rayonnant, tout rit, tout est en fête...
Et la France nous peut confier son poète.



TROP TARD!...

AUX CONSCRITS DE 1892. — LA GÉNÉRATION DE LA GUERRE)

Ah ! celui qui l'eût dit, quand nous avions vingt ans,
Que la trêve si lourde à notre impatience
S'allongerait sans fin, durerait si longtemps
Que lorsqu'enfin viendrait le jour des combattants,
Nos bras auraient faibli pour l'œuvre de vengeance ! ...

Ah ! celui qui l'eût dit, dans nos fièvres d'alors,
Que par d'autres que nous s'accomplirait le rêve ;
Que l'âge avant le temps aurait vieilli nos corps
Et que, sans nous, la France à des soldats plus forts
Rouvrirait la barrière et confierait son glaive ! ...

Nous avions tout souffert dans nos désespoirs fous
Nos combats sans victoire avaient broyé nos âmes,
Et nous avions si haut mis la Patrie en nous
Que, défiant le Sort d'oser de nouveaux coups,
A tarder d'un seul jour nous nous jugions infâmes.

Nous rêvions de pouvoir recommencer demain
Le duel où venaient de se briser nos armes,
Et des tronçons d'épée émoussés dans la main
Nous reforgions, hâtifs, un glaive au fer d'airain
Dont nous avions durci la trempe dans nos larmes.

Nous avions dévoré jusqu'au bout les affronts :
Notre sang révolté bouillonnait dans nos veines
Les vaincus, c'était nous, et c'était sur nos fronts
Qu'étaient tombés, sanglants, dans nos revers si longs,
Les coups qui font au cœur s'épanouir les haines.

Et nous voulions bondir, implacables vengeurs ;
Nous voulions de nos mains accomplir l'œuvre sainte
Et dans le vol altier de nos drapeaux vainqueurs
Déchainer l'ouragan de nos justes rancœurs
En rendant coup pour coup, tirant plainte pour plainte.

Hélas ! le temps a fui ; vingt-un ans sont passés :
Ce n'est plus qu'en nos cœurs que la force est vivace
Et nos bras à frapper seraient trop tôt lassés...
— Soit donc !... frappez d'abord, ô fils qui vous pressez,
Et béni soit le bras qui frappe en bonne place !...



RÊVE QU'ON BRISE

Dans d'affreux cauchemars ma pensée est meurtrie.
J'entends crier « Honneur !... » ; j'entends crier « Patrie !. . »
Mon âme, à ces appels, frémissante d'amour,
S'entrouvre... Et je ne vois que l'abîme alentour.

Ah ! certes, je t'attends, le jour saint — la Revanche !...
J'attends que vienne l'heure où ma haine s'étanche,
Où, des jours d'autrefois rachetant le remords,
Nous puissions dans le Rhin laver le sang des morts.
J'attends, impatient, que le duel recommence,
Que le héraut divin appelle à nouveau : « France !... »,
Que le pays se rue aux combats des Titans.
Et je souffre ; et je pleure... Et voilà vingt-sept ans
Que, sous un poing de fer, l'Alsace et la Lorraine
D'un sang resté français ensanglantent leur chaîne...

Mais, j'allais, transporté d'un espoir radieux ;
Et quand, au champ des morts, m'agenouillant, pieux,
Je baisais les tombeaux des héros de nos guerres,
J'entendais l'air vibrer sous les voix de nos pères,
Joyeuses, répétant leurs hymnes de vainqueurs.
Je tressaillais, ému ; j'oubliais mes rancœurs,
Mes rêves envolés, mes déceptions sombres ;
Et dans mes visions qu'obcurcissent tant d'ombres
Une vision pure, épanouissement
Infini de tout l'Être au haut du firmament,
Éclairait pour la France un avenir de gloire.
Et le passé si grand de notre vieille histoire
Ressuscitait, superbe, en un jour triomphal,
De Jeanne d'Arc-la-sainte à Desaix-le-loyal.
Reichshoffen se couvrait de lauriers ; Gravelotte
N'était plus le champ noir où la Gloire sanglotte,
Foulée aux pieds, avec les vaincus dans ses bras ;
Metz et Strasbourg, sauvés, acclamaient nos soldats :
Les Trois Couleurs rentraient avec Hoche à Mayence :
Du glaive et de la voix faisant place à la France,

Kléber sur l'Allemagne ouverte chevauchait...
C'était pour la Patrie et l'Honneur qu'on marchait...
Et le drapeau flottait porté par des mains pures,
Jetant ses fiers reflets sur un ciel sans souillures...

O mes amis, j'ai peur !... Du rêve ensoleillé
Dans un frisson subit je me suis éveillé,
Et j'ai vu sous l'autel où l'on mit la Patrie
Le Veau-d'or se glisser... Et j'ai vu qu'on le prie !...



A JEANNE D'ARC

Jeanne, c'est un Lorrain qui t'invoque... O Lorraine,
Celui qui porte à toi son amour et sa haine
Comme toi dans les champs vosgiens avec son sang
A pris le culte ardent de la France en naissant.
Lorsque tout se corrompt et que le cœur se serre
A voir comme l'on nie et comme on met à terre
Les sublimes amours et les orgueils pieux
Par lesquels a grandi la France des aïeux ;
Quand la désespérance étreint au fond de l'âme
Ceux en qui, comme brûle à l'autel une flamme,
Brûle l'enthousiasme auguste du pays ;
Quand vont la foi brisée et les serments trahis
Faisant aux intrigants un instrument de règne,
Jeanne, j'élève à toi mon pauvre être qui saigne,

Et je me sens tout fier dans mes espoirs meurtris
Que le même terroir nous ait tous deux nourris.
J'ai le souci jaloux de ta gloire si pure,
Et comme on souffre à voir s'épandre la bavure
D'un immonde animal sur la blancheur d'un lys,
Je sens se révolter mon cœur, et je bondis
A voir des gens prêcher pour toi l'idolâtrie
Quand de leurs lâchetés va mourir la Patrie,
Et leur chant de vertu s'élever jusqu'à toi
Lorsque leur égoïsme au pays fait la loi.

Comme aux plus mauvais jours des pires épouvantes
On voit à l'horizon dans des aubes sanglantes
Des présages de mort passer sur le ciel noir.
De trop d'espoirs déçus en nous est mort l'espoir,
Et la France angoissée à ses fils ose à peine
Redemander l'effort d'une fierté hautaine,
Tant rien n'est plus debout de nos vieilles grandeurs,
Tant l'oubli du devoir a tué les ardeurs.

O toi, compatissante au beau pays de France,
Vierge, qui de ta mort paya sa délivrance
Et t'oubliais pour elle encor sur le bûcher,
L'oriflamme est en peine... Ah ! reviens la chercher !...
Vite accours et nous aide en ton amour sublime
A retenir la France au-dessus de l'abîme,
Car voici revenir les hontes d'autrefois ;
Demain cache les deuils que te disaient les *Voix*,
Et pour si peu que dure encor l'attente lâche,
Nous n'aurons plus de sang pour accomplir la tâche
Et ceux que tu fis grands, ô Jeanne, tomberont
Sans audace dans l'âme et sans orgueil au front.



DEMAIN !...

C'est peut-être demain qui sera le grand jour :
C'est peut-être demain que sonnera la marche
Et que, de sa voix fière enflammant notre amour,
La Patrie à l'autel ira prendre dans l'arche
Et mettra dans nos mains le glaive des aïeux :
C'est peut-être demain que s'ouvriront les cieux.

C'est peut-être demain que l'ultime bataille
Réveillera nos morts au *Pays des Tombeaux* :
Dieu peut-être demain permettra que l'on aille
Dans Metz et dans Strasbourg reporter nos drapeaux,
Et dans l'onde du Rhin baignant leurs jeunes flammes,
Fermer enfin la plaie ouverte dans nos âmes.

C'est peut-être demain, le jour tout près de nous
Dont l'aube luit déjà sur la nuit inquiète,
Que vont tous les orgueils dont nous sommes jaloux
Grandir dans la victoire ou choir dans la défaite,
Et qu'on ira, luttant pour la vie ou la mort,
Au néant si l'on tombe, au ciel si l'on est fort.

C'est peut-être demain !... Et la date fatale
Ainsi qu'un trait de feu me brûle jusqu'au cœur,
Car pendant trop longtemps ma foi toujours égale
S'aviva des élans de toute ma rancœur,
Quand, jetant au Destin ses révoltes sublimes,
La France remontait au-dessus des abîmes,

Et que tous autour d'elle assemblant notre amour,
Jaloux de l'aimer mieux, de sécher mieux ses larmes,
Nous mettions nos fiertés à faire chaque jour
Surgir de nos progrès de plus solides armes,
Attentifs à sa voix et n'ayant de souci
Que d'être prêts au jour de dire : « Nous voici ! ».

Et dans l'envolement de ces chaudes pensées
Mon âme allait vaillante et se grisait d'espoirs,
Comme les amoureux, les mains entrelacées,
Vont regardant le ciel dans l'air pur des beaux soirs
Et par l'ardeur du rêve emportés vers la nue
Voient leur astre sourire à leur flamme ingénue.

L'astre n'a pas pâli, mais le ciel est moins pur,
Et le rêve s'arrête en sa fière envolée
Bien avant que son aile ait effleuré l'azur,
Effrayé par le cri qui sort de la mêlée
Où les partis, jetant sans frein leurs passions,
Font céder la patrie à leurs ambitions.

C'est peut-être demain !... France, ô mère, commande !...
Que tes fils égarés reconnaissent ta voix.
Ils sentiront bouillir en eux leur sang gaulois,
Et des Vendeurs du Temple ils chasseront la bande.
Demain pourra venir !... Dans l'astre au feu de sang
Dieu sourira du haut du ciel resplendissant.

1898.



STRASBOURG !...

(A LA SOCIÉTÉ DE TIR D'ALGER)

Pan !... la cible s'abaisse, et l'on relève l'arme.
On regarde, anxieux d'un émoi plein de charme.
Mais voilà qu'au-dessus de la butte, aussitôt,
Le marqueur se dépêche à hisser le drapeau.
Il l'agite... — Bravo !... *Dix !*... — Il l'agite encore ;
Il l'agite toujours ; la flamme tricolore
Flambe joyeusement dans l'air poudreux du fond...
— Bravo !... la balle est en plein centre du carton !...

Ah ! quand le jour viendra, ce jour que l'on espère,
Où nous réveillera la fanfare guerrière,
Le jour où, comme au ciel brille soudain l'éclair,
Un frisson de chacun de nous mordra la chair ;

Quand notre France, enfin, relevant son épée,
A ses fils rouvrira la sanglante épopée ;
Lorsque dans leurs tombeaux on entendra nos morts
S'agiter pleins d'espoir et, devant nos transports,
Taire l'affreux sanglot des injustes défaites ;
Quand le Drapeau, brûlant les cœurs, grisant les têtes,
Volera vers le Rhin ; qu'on ira devant soi
Comme un torrent, pour vaincre,... ô tireur, souviens-toi,
Et qu'en ce jour béni, ce jour de délivrance,
Ta balle toujours frappe en plein but... pour la France !...

C'est notre rêve ardent, ce n'est que pour cela
Que dans l'écho du *Stand* depuis vingt ans roula
Le tonnerre joyeux des longues fusillades.
Ah ! qu'il aura tardé, ce grand jour, camarades !...
Patrie !... il est écrit en face des créneaux
Ce nom qu'on aime, ainsi qu'il l'est sur les drapeaux.
Des lettres de ce nom se marquent sur la butte
Les cibles où, pour mieux servir un jour, on lutte.
Je l'aime, notre *Stand,* si beau, si plein d'attrait,
Avec son champ de tir qui s'enfonce en forêt

Tandis que par devant, sous la chaude lumière,
Le rond-point des palmiers se déroule en parterre ;
Je l'aime notre *Stand* dont nous sommes jaloux,
Où la devise fait *Tous* pour *Un, Un* pour *Tous ;*
Je l'aime pour l'espoir dont s'y réchauffe l'âme ;
Je l'aime pour nous tous qu'unit la même flamme.
— Que les tireurs d'Alger restent premiers au jour
Du grand championnat qui nous rendra Strasbourg (1) !...

8 novembre 1894.



(1) La Société de tir d'Alger venait d'être classée première au 11e Championnat de France (1894).

VOX CLAMANS IN GALLIÂ

J'entends bien qu'on me dit que les temps sont changés
Et que le compte est gros des anciens préjugés
Dont l'humaine raison, de ses erreurs maîtresse,
Pour notre bien démontre aujourd'hui la faiblesse.

J'entends bien que, dans l'art de vivre, nos aïeux
N'étaient que clercs naïfs et que, de mal en mieux,
Notre société, se délivrant du doute,
Vers le progrès enfin a reconnu sa route.

J'entends bien qu'il était rustre et mal éduqué
Ce paysan, du fond des marais débarqué,
Qui du Danube osait venir parler dans Rome
Et devant le Sénat haussait sa taille d'homme.

Et pourtant, quoi qu'on dise et qu'on puisse penser,
Je l'aime, moi, ce rustre, et lui donne un baiser :
J'aime le franc éclat de sa phrase brutale
Et je crie avec lui contre trop de scandale.

Car je m'indigne à voir comme en tout et sans fin
On fait céder le juste et l'honnête au plus fin,
Comme l'habileté brille en première ligne
Et place l'intrigant bien avant le plus digne :

Et mon cœur a grand'peine à ne pas éclater
Lorsque, ainsi qu'en l'assaut féroce, on sent monter
Les compromissions et les intrigues lâches
Contre ce qui faisait la noblesse des tâches,

Tant s'en va le pays, sous cette habileté,
Perdant à chaque jour de sa virilité
Et ne sachant déjà plus, dans sa défiance,
S'il doit croire ou douter, qu'on le blâme ou l'encense.

X

Hé ! palsambleu, qu'on marche au progrès qui grandit
Sans que l'homme se mette au niveau du bandit :
Que le cri soit sincère et l'action loyale ;
Que la main sur le cœur ne cache aucun scandale ;

Pour que celui qui parle au nom sacré du Droit
Soit celui-là qu'on peut écouter et qu'on croit,
Et que le paysan du Danube ne puisse
Revenir réclamer toujours plus de justice.

Qu'on soit Gaulois en France et non pas puritain ;
Qu'on veuille avec franchise, et que chaque matin
On n'aille pas chercher vers quel point le vent saute
Pour changer de devoir et maquiller son vote,

Et de ce qui corrompt et de ce qui détruit,
De tout ce qui sur nous fait peser une nuit
Où l'avilissement prend ce que perd la gloire
Qu'on fasse un feu vengeur et purificatoire.

Il n'est que temps qu'on fasse entrer dans la maison
De la lumière pure et de l'air à foison
Qui chassent le miasme et sauvent notre race
De l'empoisonnement hideux qui la menace ;

Sinon de tout le sang viril et glorieux
Que dans nos veines ont fait couler les aïeux
Il ne restera plus goutte qui soit vermeille
Et puisse mettre au front le rouge où l'honneur veille,

Et quand viendra le jour de faire quelqu'effort,
Le cœur ne battra plus et le bras sera mort,
Et nous irons, vaincus avant même la lutte,
Dans un bourbier final faire notre culbute.

1897.



QUAND MÊME !

(Gesta Dei per Francos...)

Ah ! grand Dieu, quelle chose horrible que le doute !...
L'on voit, l'on sent, l'on pense, et dans soi l'on écoute
Son cœur qui bat de haine ou d'amour, pleure ou rit,
Que l'espérance exalte ou que l'effroi meurtrit,
Et dans ses soubresauts de crainte et d'espérance
Il semble qu'on entend le cri d'une souffrance.

J'allais, féru d'amour, chantant mes fiers espoirs,
Tel un prêtre, dans la vapeur des encensoirs,
Sous les ornements d'or, au souffle des cantiques,
Sent son âme se fondre en effluves mystiques,
Et transporté jusqu'à Dieu lui-même, en plein ciel,
Fait de sa sainte extase irradier l'autel.

Je voyais les aïeux passer, géants superbes,
Sur la nue irisée : en rutilantes gerbes
Des lauriers teints de leur sang dans tant de combats
Sur le char de la Gloire ils avaient, à pleins bras,
Entassé pour leurs fils la moisson débordante :
Ils passaient, fiers vainqueurs, et la lumière ardente
De l'Histoire brillait au-dessus de leurs fronts,
Jalonnant l'avenir radieux de fleurons
Où rayonnait l'honneur grandissant de la France.
Et l'avenir s'ouvrait en une plaine immense,
Jusques à l'infini reculant l'horizon,
Où de tous nos espoirs la chaude floraison
En s'épanouissant semait au loin des gloires...
La France au ciel montait sur l'aile des Victoires.

Mon cœur s'est contracté dans un mortel émoi
Comme si l'on tentait d'en arracher ma foi :
J'ai senti, comme on sent l'acier nu d'une lame
S'enfoncer dans les chairs, un froid m'entrer dans l'âme :

Et des rêves si beaux où se plut mon amour
Une main qui souillait a chassé tour à tour
Toutes les visions, et n'a plus à leur place
Laissé qu'un cauchemar effrayant de menace.

Le Ciel s'est fait obscur où passait les aïeux :
Des ombres ont voilé l'avenir radieux :
Du passé l'on oublie, en d'infâmes pensées,
Le remords qui chauffait nos haines angoissées
Et, nous fouettant du fier souci de nos orgueils,
Fit renaître la foi de l'excès de nos deuils.
On calcule, on transige, et l'on met en balance
Son intérêt d'abord, puis celui de la France.
Les mots changent de sens, et l'équivoque est roi.
On ne dit plus « c'est juste » ; on ausculte la loi
Et ce qu'on peut couvrir de quelque procédure
Devient licite, quand devrait de l'aventure
L'honneur du nom pâtir et le pays crouler.
Byzance n'a pas vu ses fils se quereller

En plus vains contredits, en plus sottes disputes,
Et la bonne foi n'est plus pour rien dans ces luttes.
L'oubli de tout devoir va passer dans les mœurs.
Le Temple où l'on priait s'est rempli de clameurs,
Et la poussée est telle, ainsi qu'en une enchère,
Que le trafiquant louche arrive au sanctuaire
Où, peut-être, demain, d'un coup audacieux,
Il va faire marché de l'arche des aïeux.
Et personne ne fait sortir le misérable.
L'air d'instant en instant devient irrespirable.
La lumière du jour ne luit plus franchement.
Il semblerait que l'on en est à ce moment
Où, le soleil plus chaud dans l'atmosphère épaisse
Dardant un feu plus fauve, un instinct de détresse
Étreint soudain le cœur d'un serrement confus,
Et sans que l'on ait eu le temps d'y penser plus
Où le cyclone éclate à grand bruit sur la plaine,
Et dans le tourbillon de sa mortelle haleine
Comme fétus de paille emporte en les brisant
Hommes, arbres, maisons, et les va dispersant.

Pères, vous qui planez près du Dieu que l'on prie,
Dites-nous quel danger menace la patrie,
Si de ses deuils passés vont renaître les jours,
Si le cyclone va l'emporter pour toujours.
O pères, c'est à vous toujours que j'en appelle ;
C'est près de vous que va ma piété fidèle
Raffermir, dans mes heurts d'espérance et de deuil,
La foi qui fait ma force et soutient mon orgueil.
Vous êtes au ciel d'où l'envolement des âmes
Sur notre monde obscur fait rayonner des flammes,
Et Dieu dont les mortels subissent les arrêts
Des destins qu'il écrit vous livre les secrets.
O pères, lisez-nous le destin de la France.
Vous l'avez tant servie aux grands jours de vaillance
De tout votre génie et de tout votre sang...
Vous l'avez tant aimée en votre cœur puissant...
C'est par vous qu'elle existe et qu'elle est glorieuse.
Comme un lierre robuste à l'entour de l'yeuse,

Vous avez appuyé le vieux pays gaulois
D'un monument altier de vertus et d'exploits.
Pères, vers vous je crie en l'amour de la France!...
N'est-ce pas qu'à travers la joie et la souffrance,
Des travaux de la paix aux luttes des combats,
Sa fierté resta noble et ne la trahit pas,
Qu'elle a continué sans faillir votre histoire,
Qu'elle est toujours la terre où doit fleurir la gloire?...

Bayard, sois mon témoin... Du Guesclin, sois second...
Venez, Charles Martel, Godefroy de Bouillon,
Roland, Dunoy, La Tour d'Auvergne, Ney, Cambronne,
Hoche, Marceau, Desaix, sur qui l'honneur fleuronne;
Venez, ô légion immense de héros
Dont le monde entier a vu flotter les drapeaux,
Combattants de Poitiers qui fîtes fuir le Maure,
Chevaliers de Crécy que l'Anglais fête encore,
Soldats de Tolbiac, Rocroy, Pavie, Eylau,
Preux de Jérusalem, grognards de Waterloo;

Et vous tous, magistrats, ministres, fiers athlètes,
Rois, travailleurs, penseurs, artistes et poètes,
Qui de France avez fait le pays merveilleux
Que l'univers jalouse et dont l'orbe orgueilleux
Par autant de bienfaits que d'héroïque audace
Dans l'histoire a creusé sa lumineuse trace,
Français des jours de gloire et des jours de malheur,
Et vous, femmes, aussi, Françaises au grand cœur,
Venez tous ; levez-vous dans votre ardeur sereine,
Et comme aux temps maudits de Jeanne la Lorraine,
Que vos voix dans la nuit où déjà sonne un glas
Redisent un passé dont nous nous semblons trop las !...

Oh ! quel passé d'honneur !... Quelle aube étincelante !...
Ah ! non, il n'est pas vrai qu'ayant gravi la pente
Mon pays sur le faîte ait senti s'affaiblir
Sa volonté de vivre et de toujours grandir,
Et que vienne l'instant où sous le Sort qui broie
Pour la mort il doive être une facile proie !...

Ah ! non, il n'est pas vrai que tombent au néant
Toute l'œuvre d'amour et le progrès géant
Sur lesquels un grand peuple enta cette épopée,
Et que devant son vol se ferme l'échappée
Où Dieu lui souriait d'au-delà l'infini !...
O pères, gloire à vous !... L'avenir est béni !...

Sur le champ de bataille où l'air chargé de poudre
Voile la nue et fait au ciel gronder la foudre,
Où la Mort dans les rangs s'exténue à coucher
Les plus forts, les meilleurs, sur son rouge bûcher,
Quand tout semble perdu dans la mêlée atroce,
Soudain dans un éclair ressort, tel un colosse,
En tête des soldats un fier porte-drapeau.
Il s'élance, et l'on voit derrière le lambeau
D'étoffe tricolore, acclamant la patrie,
Se ruer les débris sanglants de la tuerie.
Ils vont et, comme un feu qui les guide en avant,
La flamme du drapeau voltige, s'élevant

Toujours plus haut, dans la poudre, sous la mitraille :
Et l'ennemi surpris recule. — La bataille
Est gagnée et, plus grand de ses lauriers nouveaux,
Le pays de la paix élargit les travaux.

Pères, parlez bien haut... Ah ! parlez-nous encore !...
Vos voix ont fait s'ouvrir une nouvelle aurore
Dont les blanches clartés de notre ciel obscur
Vont chasser l'ouragan... L'air est déjà plus pur
Et, comme le drapeau qui mène à la victoire,
Nous vous voyons passer au ciel dans votre gloire.

Debout, Gaulois... et garde à nous!... Face à l'assaut !...
Comme au temps des aïeux, haut les cœurs !... les fronts
[haut !...

(Juillet 1898).



APPENDICE

LA LORRAINE PATRIOTIQUE

LES PARTISANS DE 1814

Au Falkenstein

L'ennemi dans le jour avait franchi le Rhin :
En haut du *Falkenstein* une gerbe de flammes
Donna toute la nuit le signal du tocsin,
Et dans tous les clochers le glas qui prend les âmes
Sonna sans s'arrêter, à travers les brouillards
Allant au loin porter l'appel aux montagnards :

Et quand, déjà certain d'envahir la Lorraine,
L'*allié* sur le Donon vint, farouche de haine
Et fort de la valeur de ses gros bataillons,
Tous les gens du pays, calmes et sans alarmes,
Laboureurs et *sagards,* pâtres et bûcherons,
Étaient là, vaillants sous leurs armes.

La bataille fut rude au pied des sapins noirs :
Et Jérôme et Divès et Labarbe et Piorette,
Les braves gens grandis par leurs mâles espoirs,
Contre les *kaiserliks* qu'ils mirent en retraite
Versèrent sans compter à la voix de Hullin
Le sang des fiers enfants du vieux pays Lorrain.

Et quand la trahison vint briser leur victoire,
Quand du *Blutfeld* Yégoff montant dans la nuit noire
Eut semé de nos morts les pentes du *Grosman*,
Et du *Blanru* parvint à prendre par derrière
Les trois cents preux qu'attaque en face un régiment,
La retraite encor fut altière.

En haut du *Falkenstein* le feu s'était éteint :
Mais le vieux *burg* encor rappelait pour la France
Quand Materne et ses fils, Catherine et Hullin,
Dans leur foi survivant contre toute espérance,
Y mouraient de la faim, sans que l'envahisseur
Osât tenter contre eux l'assaut de la hauteur.

Mais au loin, tout à coup, la fusillade éclate...
Victoire !... C'est Divès avec les Phalsbourgeois...
Et quand le jour monta dans le ciel écarlate
Piorette courait sus aux *kaiserliks* sous bois.
En haut du *Falkenstein* une force inconnue
Aux mourants était revenue...

« Comme au *Blutfeld !...* », a dit Catherine, et soudain
Sous leurs bras tremblants, comme au défilé sauvage,
Les quartiers de rochers, bondissant au ravin,
Aux rangs des *kaiserliks* vont porter le carnage...
Et l'étranger céda devant nos montagnards,
Pâtres et laboureurs, bûcherons et *sagards*.

X

Lorrain, quand tu parcours nos Vosges tant aimées,
Quand tu vois ce vieux *burg* dominant les vallées,
A contempler la cîme où niche le vautour
Par dessus les sapins étageant leurs ramures,

Peux-tu penser encore à nos gloires si pures,
Sans l'admirer avec amour ?

N'est-ce pas qu'elles sont belles et rayonnantes
De gloire, et qu'elles sont à l'âme consolantes,
Ces ruines où vont nos souvenirs pieux,
Dans le pourtour géant des noires sapinières,
Sur la côte au flanc dur dont, aux jours de nos guerres,
Les pierres ont roulé sous les pas des aïeux ?

Et lorsque, suspendant enfin ta rêverie,
Tu jettes à ce sîte avec mélancolie
Un long et triste adieu ; quand d'une avide main
Tu cueilles une fleur, gage de ta visite,
Et que l'esprit au rêve où ton âme s'irrite
Plus loin tu poursuis ton chemin ;

L'aspect seul du pays témoin de la vaillance
De ces fiers *Partisans* qui mouraient pour la France,
Ne te parle-t-il pas de ces rudes soldats?

Quand je revois ces lieux, je crois revoir dans l'ombre
Passer auprès de moi la troupe alerte et sombre
De ces preux montagnards si forts dans les combats.

Je crois les voir, guerriers sans nulle expérience,
Sous bois, dans le conseil réunir leur science :
Sur leur mâle visage où rayonne l'honneur
Brillent dans l'ombre encor, sous la roche prochaine,
L'amour de la patrie et l'implacable haine
Qu'ils portaient à l'*allié* vainqueur.

(1868-1899).



LA FONTAINE DES TROIS SOLDATS

(Près d'Épinal. — Épisode de l'invasion de 1814)

Lorrain, as-tu là-bas, par delà ces collines,
Vu des rochers couchés pareils à des ruines?
Ton cœur à leur aspect s'est senti tressaillir :
Un regard de tes yeux vers eux a dû jaillir
Tout étincelant d'une émotion altière
Et de patriotique et loyale colère.

Salut, nobles rochers, glorieux souvenir ;
Salut vous qu'après nous nos fils devront bénir :
Qu'avec respect toujours devant vous ils s'inclinent ;
Qu'avec amour vers vous les braves s'acheminent.
Votre gloire est la nôtre : âpres historiens,
Vous chantez la vertu de nos concitoyens.

Hélas ! il fut un jour de deuil où tout entière
L'Europe, l'arme au poing, forçait notre frontière :
Les coalitions, la souffrance et l'hiver
Terrassaient nos soldats décimés par le fer :
L'Empire s'écroulait tué par ses conquêtes
Et l'*allié* s'avançait hardi de nos défaites.
En vain nos *partisans* tentent de résister :
Nos montagnes en vain s'arment pour l'arrêter :
La trahison, le nombre accablent le courage :
Sur nos Vosges bientôt vient éclater l'orage.
Mais là, dans une ville au milieu des rochers,
Vieux débris de la guerre échappés aux dangers,
Dans le calme et la paix guérissant leurs blessures,
D'une haine impuissante endurant les morsures,
Sont trois de ces soldats que la France aux abois
Vit quitter leurs foyers pour défendre ses droits.
Oh ! quel tourment pour eux que de voir la patrie
A nouveau sous le fer des étrangers meurtrie !
A quoi donc a servi leur noble dévouement ?
Pourquoi naguère avoir répandu tant de sang,

Si vingt-cinq ans après le sol de notre France
Doit être encor foulé malgré tant de vaillance
Par tous ces ennemis qu'ils en avaient chassés ?
Quel sombre écrasement des espoirs caressés?...
Ainsi, c'était un rêve, une vaine chimère
Que cette liberté dont ils saluaient l'ère :
C'était pour voir encor les Bourbons et leurs lois
Qu'ils ont brisé leur chaîne, effrayé tous les rois ;
Pour que la France encor s'ouvre au flot qui l'inonde
Qu'ils ont vaincu l'Europe et fait trembler le monde.
Il revient le vaincu d'Italie et du Rhin :
Il arrive en vainqueur, plus fier et plus hautain...

. . . .

. . . .

O soldats de Landau, dans le deuil de votre âme,
L'ardeur du sacrifice à nouveau vous enflamme...
Eh ! bien, venez... Là-bas, au milieu des forêts
Sont des hauteurs aux flancs tapissés de genêts.
Des rochers par endroits surgissent dans les arbres,
Ainsi qu'au champ des morts les tombeaux et leurs marbres.

Dans une gorge étroite un chemin malaisé
Conduira sous vos coups l'*allié* dépaysé.
Votre bras reste fort pour venger notre offense ;
Et du moins vous mourrez en tuant. . pour la France...

×

Au bas de la colline on voit des cavaliers
Arriver au galop, penchés sur leurs coursiers.
Ils s'arrêtent sous bois, comme si leur oreille
Percevait quelque bruit d'où leur crainte s'éveille :
Puis la troupe repart avec la même ardeur.
Les voici... Leurs chevaux sont couverts de sueur
Et haletants... Qu'importe !... A la ville prochaine
Ils ont hâte d'entrer pour s'y gorger de haine.. . . . .
En avant !... Mais soudain un éclair a brillé :
Sur lui-même le chef a deux fois tournoyé ;
Puis il tombe et son sang va rougir la poussière.

Ainsi qu'au Nouveau-Monde, au sein d'une clairière,
Quand de fougueux mustangs caracolent en paix
Ou paissent à l'écart quelques herbages frais,

Qu'un ennemi soudain décèle sa présence :
La troupe en un clin d'œil dans la forêt s'élance
Les narines au vent, plus prompte que l'éclair,
Avec un bruit semblable aux vagues de la mer.
De même l'arrivant, à ce seul bruit de guerre,
Dans un brusque sursaut se rejette en arrière.
Mais avant que la troupe ait pu se dissiper
Un désastre nouveau vient encor la frapper :
Deux chevaux effarés, sans cavalier, sans guide,
A travers la forêt courent à toute bride,
Et leurs maitres mourants, sur la terre étendus,
Dans des convulsions se roulent éperdus.
Dans les arbres, là-haut, un filet de fumée
Lentement monte en l'air et se perd en nuée.
C'est là qu'est l'ennemi. L'envahisseur bientôt,
Revient comme une trombe et s'élance à l'assaut.
Il monte, et c'est en vain qu'une triple décharge
Décime encor ses rangs sans arrêter sa charge,
Tandis que nos héros faisant face au danger
Se sont dressés debout par dessus le rocher.

Le combat furieux de corps à corps s'engage.
Nos trois braves entre eux font assaut de courage :
Au fer qui les menace ils opposent le fer ;
Les armes se froissant font rejaillir l'éclair :
Un nuage de poudre et d'épaisse fumée
Dérobe à tous regards cette lutte acharnée :
Un corps tombe ; un mourant pousse un dernier soupir...
« Rendez-vous !... » dit l'*allié*. — Mais eux : « Plutôt [mourir !... »

Leur parler de se rendre, ah ! c'est leur faire injure.
Leur force semble encor croître à chaque blessure :
Et comme le lion que des audacieux
Vont attaquer au fond d'un antre ténébreux
D'une griffe de fer tord le trait qui le blesse
Et contre l'agresseur en rugissant se dresse,
Tels nos vaillants soldats sous la grêle de fer
Sont partout à la fois, aussi prompts que l'éclair.
Une flamme brûlante allume leur prunelle :
Malheur à l'assaillant, leur riposte est mortelle ;

Et puisant dans la lutte une nouvelle ardeur,
Plus ils portent de coups, plus ils ont de vigueur.
Ce n'est pas la victoire, à cette heure dernière,
C'est la mort qu'il leur faut : mais leur âme guerrière
Veut en quittant leur corps contempler autour d'eux
Les ennemis tombés sous leur bras valeureux
Et descendre aux Enfers noblement entourée
De la foule des morts fauchés par leur épée.

Mais c'est trop soutenir un combat inégal :
La Mort les a touchés de son tranchant fatal :
Ils tombent un à un ; ils meurent sans se rendre.
Leur bras déjà raidi semble encore s'étendre
Contre leur ennemi, comme pour l'empêcher
D'arriver dans les lieux qu'ils voulaient protéger,
Et leur œil qu'animait une colère sainte,
Leur œil toujours ouvert inspire encor la crainte.

(Avril 1868).



LA GORGE DES TRÉPASSÉS

(Épisode de l'Invasion de 1814)

Sous les grands sapins noirs bordant les rocs géants,
Dans la gorge profonde où roulent des torrents,
Ames des Trépassés, revenez-vous encore ?
Est-ce vous qu'on entend, de la nuit à l'Aurore,
Quand un vent furieux ébranle les rochers,
Exhaler ces soupirs effroi de nos bergers ?
Ombres des défenseurs de la vieille Lorraine
Contre nos ennemis prêtez-nous votre haine.

Les *alliés* arrivaient : leur troupe avec lenteur
D'un pied mal assuré gravissait la hauteur.
Pas un cri, pas un mot ; tous gardent le silence :
Le traître qui les guide a prescrit la prudence :
Et sur le sol neigeux durci par le verglas
A peine l'on entend le bruit sourd de leurs pas.

On ne voyait au ciel briller aucune étoile ;
Les nuages couvraient la lune d'un long voile
Et dans l'obscurité le ciel, on l'aurait cru,
Conspirait pour promettre aux Vosgiens le salut.
Tout les favorisait, et dans la forêt sombre,
Ardents, ils attendaient ensevelis dans l'ombre.

Les masses des rochers ont des aspects troublants ;
L'eau heurte avec fracas les pierres des torrents ;
Sous les arbres dressant au ciel leurs hautes cîmes
L'œil s'écarquille à voir se creuser des abîmes ;
Et la troupe, d'instinct, a presque reculé.
En entrant dans la nuit noire du défilé.
Comme l'enfant qui tremble à peupler les ténèbres
De monstres inconnus et d'images funèbres,
L'ennemi, redoutant que surgisse un danger,
D'un regard soupçonneux sonde chaque rocher :
Sur le point de surprendre il craint une surprise,
Et les sapins qu'agite une hivernale brise
Augmentent son émoi par les bruissements
Dont ils bercent sans fin ses noirs pressentiments.

. . . .

. . . .

Mais quand les éclaireurs dans leur reconnaissance
Eurent des *partisans* démenti la présence,
Le découragement en espoir se changea.
Sans crainte désormais et se flattant déjà
D'écraser les Vosgiens surpris et sans défense,
La troupe s'avançait avec impatience...
Soudain le son d'un cor, éclatant, solennel,
Rompit des vieux échos le silence éternel.
Ainsi, dans les grands bois, quand la bête est tombée,
La trompe des chasseurs sonne au loin la curée.

A ces sons prolongés qu'accompagne un grand cri,
De nouveau les *alliés* ont d'émoi tressailli,
Et le cor qui se meurt dans leur âme affolée
Fait renaître la crainte un moment envolée ;
Car chaque jour pour eux ces belliqueux accents
Préludent à toute heure à des revers sanglants,
Lorsque des défilés défendant le passage,
Les Vosgiens dans leurs rangs répandent le carnage.

Le soldat qui brava la mort dans vingt combats
Tremble en sentant venir le coup qu'il ne voit pas.

. . . .
. . . .

Déjà dans les rochers ont apparu des flammes.
Semblables dans la nuit aux vaporeuses âmes
Qui, voltigeant la nuit sur les humides lieux,
Du passant attardé viennent frapper les yeux :
Puis, de rouges éclairs sillonnant la montagne,
Partent des coups de feu que le cor accompagne.
De la gorge fermant l'accès des montagnards
Ont surgi pour couper la retraite aux fuyards.
Puis le bruit s'apaisa ; les coups de feu cessèrent.
Au fond du défilé les craintes redoublèrent.
Puis, soudain, un grand bruit, immense explosion,
Avec des cris de rage et malédiction...
La montagne ébranlée en ses plus hautes cimes,
Répercute le bruit jusque dans ses abîmes,
Et lancés dans les airs des quartiers de rochers,
S'en vont porter la mort dans les rangs étrangers...

Puis, du fond de la gorge une clameur immense
S'éleva... Puis, bientôt... plus rien que le silence!...

Et quand les montagnards regagnèrent leur camp,
Ils rêvaient de pouvoir, en leur amour si grand,
Ajouter tant de force à leur mâle énergie
Qu'ils garderaient intact le sol de la patrie.

(Novembre 1867).



TABLE

APPENDICE

ALGER. — IMPRIMERIE ADOLPHE JOURDAN. — ALGER


Digitized by Google

